

LE PLAISIR des Livres

Nos collaborateurs ont lu...

□ *Les Amours blessées*, de Jeanne Bourin/D-2 □ *Lettres d'Italie*, de Denise Boucher/D-3 □ *Le Choix de Jean Panneton dans l'oeuvre de Ringuelet* et *L'Évangile au naturel*, de Jean Panneton/D-3 □ Le tome VI (1821-1835) du *Dictionnaire biographique du Canada*, sous la direction de Frances G. Halpenny et Jean Hamelin/D-3 □ *La Promenade*, de Robert Walser/D-4 □ *Le Pauvre Coeur des hommes*, de Natsume Sôseki/D-4 □ *L'Ouïlla*, de Claude Duneton/D-5 □ *La Gloire du paria*, de Dominique Fernandez/D-5 □ *Comédie classique*, de Marie NDiaye/D-5 □ Des revues québécoises et acadiennes en philosophie, théâtre, critique, nouvelles, sciences humaines et poésie/D-6 □ Quatre ouvrages sur l'histoire du cinéma français/D-6 □ *Un survol de la rentrée littéraire en sciences humaines*/D-7 □ *Une Église de baptisés*, du père Rémi Parent/D-7 □ *Les Montréalais*, une réédition de nouvelles d'Andrée Maillet/D-8

Notre liste des best-sellers, en page D-2

Montréal, samedi 19 septembre 1987

Des auteurs méconnus

Anne-Marie Connolly et Michel Therrien fignolent des petits bijoux de manuels scolaires

JEAN
CHAPDELAINE GAGNON

ILS SONT quelques centaines, peut-être davantage, dont les livres sont vendus chaque année à des milliers d'exemplaires. On en dénombre pas moins de 400 au seul catalogue de Guérin éditeur. Nos enfants feuilletent quotidiennement leurs ouvrages. Ils sont les premi-

ères victimes d'un nouveau piratage : la photocopie dans les maisons d'enseignement. Ils ne sont pas membres de l'Unéq (Union des écrivains québécois) pour des raisons encore confuses. Plusieurs d'entre eux — bien plus, d'ailleurs, que parmi les écrivains dits professionnels — pourraient vivre uniquement du produit de leurs oeuvres. On murmure même que certains retirent jusqu'à \$ 100,000 en droits d'auteur, mais

qu'en moyenne ils encaissent de \$ 10,000 à \$ 20,000 annuellement, alors que, chez les écrivains « littéraires », la moyenne annuelle de revenus en droits d'auteur s'établit à \$ 2,000 seulement. Ces auteurs méconnus du grand public et des autres écrivains, ce sont les auteurs de manuels ou livres scolaires.

Souvent professeurs et pédagogues, ils viennent à l'écriture à la suite d'une commande ou d'un concours de circonstances. C'est le cas, par exemple, d'Anne-Marie Connolly, devenue directrice de la collection « Clé », chez Guérin éditeur, et dont les premiers titres, *Le Français langue seconde par objectifs* (en six cahiers), continuent de s'enlever un peu partout au Canada et sont près d'atteindre les 100,000 exemplaires, sept ou huit ans après leur première édition.

Anne-Marie Connolly enseigne encore le français langue seconde à l'Université de Montréal. Cette expérience l'a d'ailleurs incitée à rédiger des cahiers pour venir en aide à ses étudiants qui ne disposaient d'aucun outil de ce genre. Jamais elle n'aurait imaginé que ses notes de cours, colligées et adaptées à cette fin, serviraient à des dizaines de milliers d'étudiants, de l'Atlantique au Pacifique.

Sur les conseils d'un ami l'informant qu'un éditeur était à la recherche d'auteurs en ce domaine, elle se présente chez Guérin qui lui offre, séance tenante, de signer un contrat. En fait, le monde de l'édition scolaire en est encore à ses débuts au Québec et, contrairement à ce qui se passe dans le milieu de l'édition littéraire,

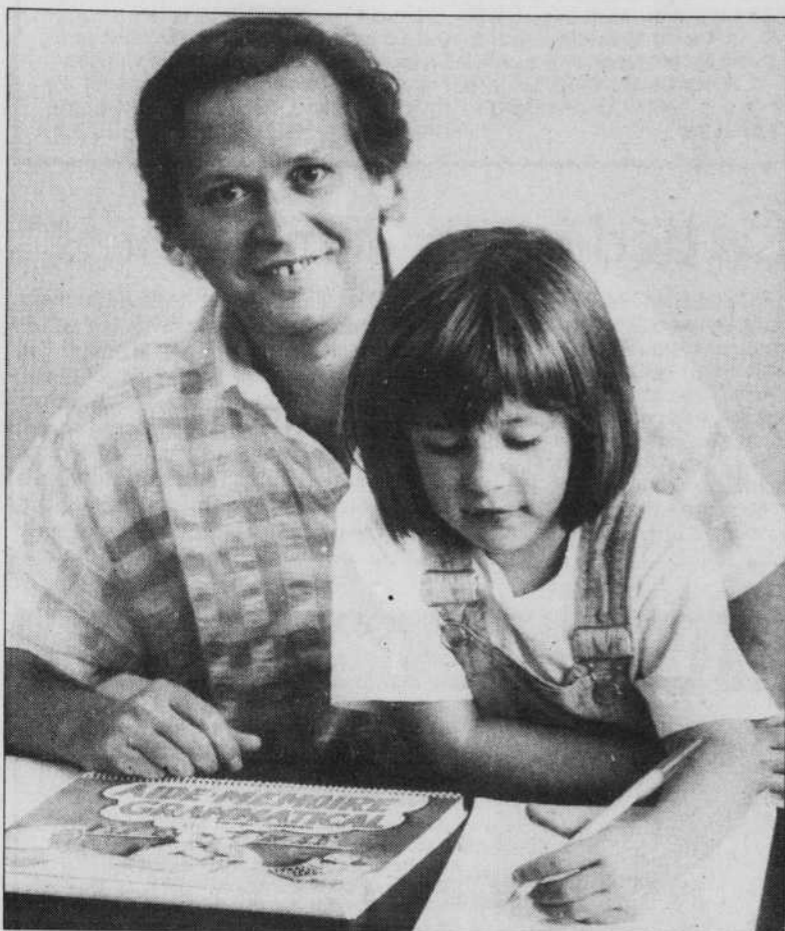
les éditeurs scolaires recherchent des auteurs.

Ce travail de « dépistage » n'est pas des plus faciles. Anne-Marie Connolly en sait quelque chose, maintenant qu'il lui faut dénicher, pour sa collection, des professeurs et enseignants capables de transmettre leurs connaissances, de se plier à une discipline exigeante, de travailler les week-ends quand ils s'échinent déjà toute la semaine dans leurs classes. Sans compter que le ministère de l'Éducation ne leur facilite pas la tâche.

Avant d'écrire un manuel, il faut, en effet, se taper une masse de documentation rédigée par les fonctionnaires pour connaître le contenu et les objectifs du programme. Il faut également tenir compte d'un tas de détails et d'exigences tatillonnes, s'assurer d'éliminer toute trace de stéréotype sexuel et veiller à ce que les minorités culturelles soient représentées dans les textes et vignettes retenus pour illustrer l'ouvrage. Au point, d'ailleurs, qu'il me semble y avoir là danger que l'État impose aux étudiants une conception pour ainsi dire aseptisée de la littérature. Un peu plus et ne demanderait-on pas aux écrivains de ne produire que des oeuvres « exemplaires » ? Enfin, chaque manuel doit subir un examen minutieux au ministère avant d'être approuvé, sans quoi il ne verra pas le jour ou n'aura que peu de chances de se retrouver dans les salles de cours.

Quand on sait que l'important, c'est que le livre paraisse au moment propice, soit à la rentrée des classes, les longs délais imposés par

Voir page D-6 : Auteurs méconnus



ANNE-MARIE CONNOLLY (à droite) est directrice de la collection « Clé » chez Guérin éditeur.

MICHEL THERRIEN (à gauche, avec sa fille Amélie) a publié récemment, chez Vézina éditeur, un *Aide-mémoire grammatical* pour les élèves du secondaire.

PHOTOS JACQUES GRENIER



Claude Hagège: au-delà de Babel

« L'unilinguisme est l'unique chance du français au Québec »

HEINZ WEINMANN

ON S'ÉTAIT donné rendez-vous dans un café de la rue Saint-Denis. Claude Hagège venait d'arriver du Sommet de Québec où il a dirigé le réseau « industrie de la langue » qui étudie les interactions possibles entre la langue et l'ordinateur.

L'homme, je l'ai découvert comme la plupart des mortels non hyperspécialisés en linguistique, grâce à une célèbre émission d'*Apostrophes*. Il y était apparu comme l'incarnation même de *L'Homme de paroles*, habité par un immense amour des langues. Ce qui rend cet homme encore plus fascinant, c'est qu'il n'a pas appris une centaine de langues pour les « parler », encore moins pour en tirer profit (traduction), mais dans le seul but désintéressé de les connaître, de percevoir à jour leur mode de fonctionnement.

Claude Hagège fronce donc les sourcils au qualificatif de « polyglotte » que je lui colle par inadvertance. Non, il est linguiste. Il ne cesse de le souligner dans cette entrevue : tous les propos sur la francophonie, sur la situation linguistique au Québec, il les tient en tant que « linguiste professionnel ».

Avant de l'interroger sur son dernier livre, *Le Français et les siècles* (Odile Jacob), je suis curieux de savoir comment lui est née cette passion peu française pour les langues. « Né à Tunis, mon oreille était quotidiennement soumise et ouverte à un nombre considérable de langues

étrangères. » Raison certes nécessaire, mais non suffisante : tous les habitants de Tunis ou d'Alger ne deviennent pas forcément des « Hagège ». « À ce facteur favorable d'ordre extérieur s'est ajouté quelque chose qui est dû à ma nature : j'ai toujours adoré les langues et j'ai toujours adoré interroger les gens en leur demandant de traduire dans leur langue. Plus les gens parlaient une langue qui m'échappait et dont les sonorités me paraissaient exotiques, plus je me sentais attiré. »

Loin de se désoler de la perte d'une première langue adamique, Claude Hagège, au contraire, se réjouit de la variété et de la multiplicité des langues de l'après-Babel. La « confusion des langues » cesse au moment où, non rebuté par les sonorités « barbares » de la langue de l'autre, on cherche à connaître leur sens. C'est ce que Hagège fait depuis sa prime enfance.

« Très tôt, je suis devenu un linguiste professionnel, spécialisé, entre autres, dans les langues en voie d'extinction comme le palau, le comox, langue amérindienne de Colombie-Britannique. Ce sont des langues dont je suis le seul spécialiste au monde. Partout où j'allais, je rencontrais le spécialiste de la tribu voisine, lui aussi l'unique spécialiste au monde. » Situation cocasse ? Plutôt dramatique, tragique.

Car la perte d'une langue, aussi marginale ou insignifiante soit-elle, est une perte pour l'humanité tout entière. « Une portion de l'humanité s'engouffrerait dans le néant de l'histoire si on ne les décrivait pas avant

leur mort. De plus, ces langues sont des conservatoires de traditions et de tournures anciennes », miroir archaïque des nôtres avant leur évolution.

On l'aura compris, Claude Hagège adore la variété des langues, de même que la variété dans la langue. Il se méfie de toutes les tentatives, depuis Leibniz jusqu'aux espérantistes, de construction d'une « langue universelle ».

Nous abordons alors son dernier livre. Hagège y part du célèbre *Discours sur l'universalité de la langue française* (1783) de Rivarol. Ce dernier, obnubilé par le rayonnement du français dans les cours de l'Europe, « oublie » que, vingt ans plus tôt, l'universalité du français a subi une défaite dont elle ne s'est pas encore remise aujourd'hui : militaire, d'abord, sur les plaines d'Abraham ; diplomatique, ensuite, avec le traité de Paris de 1763. Le Québec est le pays francophone qui, depuis 200 ans, s'épuise à colmater quotidiennement (c'est le sens du « chus tanné » de Gaston Miron) cette brèche de la langue ouverte en 1763. Le spectre de la « louisianisation » hante.

Hagège exprime son étonnement, son admiration pour cet îlot de francophonie qui, malgré des conditions adverses, a su se maintenir en Amérique du Nord. « Deux cents ans de maintien d'un îlot de francophonie dans un océan anglophone, c'est extraordinaire. Il faut expliquer cette résistance linguistique. Sans diminuer le mérite des Québécois, pour lesquels j'ai la plus grande admiration : la francophonie, du mo-

ment que l'Angleterre et puis le Canada anglais tenaient le haut du pavé, était l'unique façon d'affirmer leur identité. C'était un enjeu politique et non seulement linguistique. »

Vu cette situation linguistique précaire au Québec, Claude Hagège a consacré un chapitre aux « pièges du bilinguisme officiel ». Car les conditions du bilinguisme au Québec sont différentes de celles de tous les autres pays bilingues au monde. En bon linguiste, Hagège distingue le bilinguisme individuel du bilinguisme officiel, étatique. « Le Québec est un cas tout à fait unique. Si une famille francophone élève ses enfants dans le bilinguisme, tout le monde ne peut que s'en réjouir. Être bilingue, c'est une richesse. Au niveau individuel, loin de moi l'idée de condamner le bilinguisme. »

« En revanche, si je pense qu'on a tort de rogner, de renier la loi 101, c'est parce que j'estime qu'au niveau de l'État, l'unilinguisme est l'unique chance du français au Québec. Si la loi 101 est abrogée et si, officiellement, on revient à l'état d'avant 1977, à savoir que le Québec redevient officiellement bilingue, alors il serait

Voir page D-8 : Claude Hagège

CLAUDE HAGÈGE :

« Plus les gens parlaient une langue qui m'échappait et dont les sonorités me paraissaient exotiques, plus je me sentais attiré. »

PHOTO LOUISE LEMIEUX

Gérald
GODIN
Ils ne demandaient
qu'à brûler
poèmes
1960-1986
352 p. — 19,95\$
l'Hexagone • Rétrospectives

GÉRALD GODIN ILS NE DEMANDAIENT QU'À BRÛLER

Une oeuvre poétique capitale et souveraine, attendue du grand public qui sait reconnaître en Gérald Godin non seulement l'homme public, mais le poète et son franc-parler.

« La poésie de Godin réalise le rêve de tous les poètes: elle est accessible à un large public. »

Jean Royer, *Le Devoir*

POÈMES 1960-1986

l'Hexagone

collections RÉTROSPECTIVES

lieu distinctif d'édition littéraire québécoise



LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 L'Amour au temps du choléra	Gabriel G. Marquez	Grasset	*(1)
2 Les Filles de Caleb II	Ariette Cousture	Qué./Amérique	(2)
3 Les amours blessées	Jeanne Bourin	Table ronde	(3)
4 Un certain goût pour la mort	P. D. James	Mazarine	(-)
5 Ouragan	James Clavell	Stock	(4)
6 La Popessa	Murphy Arlington	Lieu commun	(-)
7 De la part de la princesse morte	Kenzi Mourad	Laffont	(5)
8 Texas	James A. Michener	Seuil	(6)
9 Une ardente patience	Antonio Skarmeta	Seuil	(9)
10 Monsieur Butterfly	Howard Buten	Seuil	(8)

Ouvrages généraux

1 Ces femmes qui aiment trop	Robin Norwood	Stanké	(1)
2 Mafalda s'en va	Kino	Glénat	(-)
3 Notre quatrième monde	Janine Fontaine	Laffont	(2)
4 Le guide des oiseaux d'Amérique du Nord	National Nat. Geog. Soc.	Broquet	(-)
5 Billet de Bill	Roba	Dupuis	(-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, LaLiberte; Chicoutimi : Les Bouquinistes; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibliaires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente.

Les best-sellers Ronsard et sa Cassandre

LES AMOURS BLESSÉES
Jeanne Bourin
Paris, La Table ronde/Lacombe
1987, 307 pages

PIERRETTE DIONNE

JEANNE BOURIN, auteur bien connu de *La Chambre des dames*, roman historique qui fut plusieurs mois sur les listes de *best-sellers* tant en France qu'au Québec, vient de publier (en avril dernier) *Les Amours blessés*. Ce dernier récit porte sur la relation amoureuse semée d'embûches du célèbre Pierre de Ronsard et de sa muse, Cassandre Salviati. Poète, gentilhomme, écuyer, étudiant, clerc, ardent, charnel, « fidèle infidèle », attaché à la cour de France, puis à celle d'Écosse, Pierre de Ronsard souffre de surdité. La carrière des armes lui est par conséquent interdite. Il devra donc suivre le chemin tracé par son père qui, sans tenir compte de son refus, lui impose la tonsure. Les bénéfices attachés à la condition de clerc assurent son existence matérielle. L'inspiratrice du poète, Cassandre Salviati, jeune fille de la noblesse française, cousine de Catherine de



PHOTO JACQUES GRENIER

JEANNE BOURIN.

Médicis, s'adonne avec passion à la musique et à la poésie. À 15 ans, après une enfance et une adolescence consacrées à l'étude et à une éducation stricte, elle fait son entrée à la cour de François Ier. Fêtes grandioses, banquets, divertissements, l'époque se prête aux réjouissances. La rencontre de Pierre de Ronsard, à son bal de débutante, orientera cependant toute sa vie. Les deux jeunes amoureux se persuaderont que tout est possible malgré la statur de l'un et le mariage contraint de l'autre avec un jeune seigneur jaloux.

Dans *Les Amours blessés*, sur le ton de la confiance, Cassandre, sur le déclin de l'âge, dévoile l'étrange lien qui les unissait.

En dépit d'obstacles insurmontables, de séparations forcées, de douleurs cruelles, d'ardeurs inavouées, de ruptures dramatiques, d'absences prolongées, personne n'est parvenu à les éloigner à tout jamais. Pendant 40 ans, Cassandre aura occupé les pensées et le cœur du célèbre poète. Ils se sont pourtant rarement vus, mais leur amitié survivra jusqu'à la mort de Pierre en son prieuré de Saint-Cosme.

Fidèle au genre qu'elle a pour ainsi dire relancé, l'auteur donne à nouveau une perspective historique à son roman. À l'époque de la Renaissance (XVe, XVIe siècles), la France tient une place glorieuse dans le monde des arts. François Ier fonde le Collège de France, Rabelais publie *Gargantua et Pantagruel*, Ronsard, du Bellay et la Pléiade s'efforcent d'enrichir la langue française.

Jeanne Bourin peut ainsi nous présenter un aperçu du monde des lettres, des activités et intrigues de la cour et de la société de l'époque, et aussi une foule d'observations sur la vie quotidienne, les vêtements féminins et masculins, les accessoires de toilette, le mobilier, les soins prodigués aux malades, les déplacements en litère, etc. Et, pour ajouter au plaisir de la lecture, des vers (en début de chapitre) et des poèmes entiers que l'on pourra savourer dans le récit de ces amours blessés.



PHOTO CKAC

CLAUDE CHARRON lancera son premier roman chez Boréal, le 29 octobre.

au Québec ses intérêts chez le distributeur Dimédia et chez Boréal.

Hommage à Marie Uguay

ON SOULIGNERA les cinq ans d'existence de la maison de la Culture Marie-Uguay par un récit de textes de la poétesse qui a donné son nom à ce centre culturel de Verdun. Le mercredi 23 septembre à 20 h, Angèle Coutu lira des poèmes de Marie Uguay, décédée il y a six ans. L'œuvre de Marie Uguay comprend trois recueils réunis sous le titre *Poèmes* aux éditions du Noroit.

Lectures Skol

DES ROMANCIERS et nouvellistes seront invités à lire leurs œuvres, le troisième dimanche du mois, à 13 h, à la galerie Skol (3981, boulevard Saint-Laurent, espace 222) à Montréal. Dimanche, les premiers écrivains invités seront Guy Cloutier, poète (*L'Heure exacte*, 1984) et romancier (*La Cavée*, l'Hexagone, 1987), ainsi qu'Esther Rochon, romancière et nouvelliste (*Coquillage*, 1985, *Le Traversier*, La Pleine Lune, 1987).

Le trois-millionième prêt

LUNDI DERNIER, on faisait, à la bibliothèque municipale de Brossard, le trois-millionième prêt de livre, en présence de Mme Georgette Lepage, maire de la ville.

LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

La mort du prix du CLF

MONSIEUR Pierre Tisseyre nous annonçait la semaine dernière la mort du prix littéraire Esso. Le commanditaire se retire du prix. Mais alors faut-il comprendre que la défection d'Esso marque aussi la mort du Prix du Cercle du livre de France ? Car il semble bien que M. Tisseyre abandonne le prix en même temps qu'Esso. La société pétrolière était venue à la rescousse de l'éditeur il y a 10 ans, pour prolonger la vie du prix du CLF, que M. Tisseyre avait fondé en 1949. L'ironie de l'affaire, c'est que M. Tisseyre annonce lui-même dans un communiqué la mort du prix Esso.

Un hommage à Naïm Kattan

LE NUMÉRO d'automne du magazine *La Tribune juive* rend hommage à l'écrivain Naïm Kattan, auteur de plusieurs livres d'essais et de fiction publiés chez Hurtubise/HMH. Dans *Adieu, Babylone*, un roman émouvant, l'écrivain juif arabe, né en Irak, raconte son voyage à travers les cultures. L'hommage lui est rendu dans *La Tribune juive* par Jean-Guy Pilon, de l'Académie canadienne-française, Gaston Miron, Jacques de Decker, André Vanasse et Heinz



MARIE UGUAY :

Angèle Coutu lira des textes de la poétesse disparue, le 23 septembre à la maison de la Culture qui honore sa mémoire.

Weinmann. À ce petit dossier s'ajoute une entrevue avec M. Kattan par Ghila Benesty-Sroka et deux textes inédits de l'auteur. On peut cependant regretter l'absence d'une bibliographie de l'écrivain, qui aurait pu compléter ce dossier intéressant.

La Rencontre internationale des écrivains

LA SEIZIÈME Rencontre québécoise internationale des écrivains aura lieu à Montréal du 15 au 19 avril 1988. Le thème en sera la solitude. « Nécessité ou fatalité, la solitude ? Bonheur ou blessure ? Le voyageur est seul; le voyageur quitte une solitude qui ferme pour une solitude qui ouvre. » Ainsi, le comité directeur de la Rencontre, formé de Jean-Guy Pilon, Guy Cloutier, Pierre Morency et André Ricard, invite les écrivains à réfléchir sur ce thème qui concerne tant les sociétés que les individus.

Chez Boréal, on ne connaît pas de recul

NON, la rentrée de l'automne 1987 ne constitue pas un recul, chez Boréal. L'information sur la production de la maison était incomplète, dans notre article sur la rentrée littéraire (LE DEVOIR du 12 septembre). Dans le bulletin de son distributeur Dimédia, Boréal nous annonce 17 titres nouveaux et quelques rééditions, ce qui équivalait à la production de toute l'année dernière. Parmi les ouvrages prévus pour l'automne, notons deux essais importants : une *Histoire générale du cinéma au Québec*, d'Yves Lever, et une *Histoire des sciences au Québec*, de Chartrand, Duchesne et Gingras.

Du côté littéraire, on prévoit un conte pour enfants de Louis Caron, un recueil de nouvelles de Madeleine Ferron, un premier roman de Paule Doyon ainsi qu'un essai de Margaret Atwood sur la littérature canadienne, traduit par Hélène Filion.

D'autre part, c'est Boréal qui a choisi Claudé Charron pour l'édition de son premier roman, *Probablement l'Espagne*, dont le lancement aura lieu le 29 octobre.

Notons que Pascal Assatsian est de retour à Montréal depuis deux semaines. Partenaire d'Antoine del Busso, M. Assatsian reprendra ses activités aux éditions Boréal. Il avait quitté Montréal il y a deux ans pour une direction administrative aux éditions du Seuil à Paris. Il retrouve

Ah! les Beaucerons!

BENOÎT LACROIX

SI JAMAIS quelqu'un veut savoir comment « le peuple fait la loi »,

comment les Beaucerons ont pu autrefois pratiquer, contourner et, en même temps, respecter les sermons de leurs curés, il n'aura qu'à consulter Daïla, la tireuse de cartes. Elle

sait tout et, sans avoir lu Freud et surtout pas Lacan, elle observe, interprète, ne manque aucun détail, n'hésite pas à juger, mais dans la joie et la bonne humeur, les conduites dualistes de ces gens de la Haute-Bauce. Ils savent que, pour bien se confesser, il faut d'abord avoir bien péché, distinguer les « péchés permis » en mariage et les « péchés non permis » hors mariage.

Un livre savoureux qui met en cause la vérité même d'une religion matériellement vécue mais pas nécessairement comprise. Car, pour ces Beaucerons, la Sagouine se demanderait sûrement si « c'est-là des chrétiens » ? Oui, ils le sont, avec cette précision qu'ils ont leur sens d'adaptation, leur sens du devoir et aussi, à l'occasion, le goût du procès.

Rappelons que la meilleure interprète à date de notre tireuse de cartes est une Beauceronne aussi, diplômée de deux universités. C'est elle qui signe *Les Grandes Corvées beauceronnes* (éd. Guérin, 1987, 312 pages). Elle s'appelle Jeanne Pomerleau.

LES ONDES LITTÉRAIRES

TÉLÉVISION

Au réseau de **Télé-Métropole**, dimanche entre midi et 14 h, Reine Malo propose, à *Bon Dimanche*, la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

Au réseau français de **Radio-Canada**, dimanche à 16 h, Nathalie Petrowski et Daniel Pinard animent *La Grande Visite*, une émission où l'on reçoit parfois des écrivains.

À **TVFQ** (câble 30), dimanche à 21 h 30, *Apostrophes* fait relâche pour quelques semaines.

RADIO AM

À la radio AM de **Radio-Canada**, tous les jours de la semaine à 13 h, Suzanne Giguère et Louise Saint-Pierre parlent littérature et théâtre aux *Belles Heures*.

RADIO FM

À **Radio-Canada**, dimanche à 22 h : *Naissance de l'écrivain*, par Roger Chartier. Invités : Alain Viala et Pierre Bourdieu.

À **Radio-Canada**, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère. Chroniqueurs : Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert. Animatrice : Réjane Bougé.

À **Radio-Canada**, mardi à 16 h : *Le surréalisme aujourd'hui*. Entre autres invités : Bona de Mandiargues.

À **Radio-Canada**, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature québécoise, animé par Marie-Claire Girard.

À **Radio-Canada**, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles* (science-fiction, policier, bande dessinée). Animateur : André Carpentier.

À **Radio-Canada**, mercredi à 22 h : *Littératures* : figures de la littérature italienne.

À **Radio-Canada**, jeudi à 16 h : *Les Idées à l'essai*. François Ricard s'entretient avec Edmond Orban.

À **Radio-Canada**, jeudi à 16 h 30 : *Correspondances*. Deux écrivains s'écrivent. Aujourd'hui : Nicole Brossard et Michèle Causse.

À **Radio-Canada**, vendredi à 22 h : *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. « Op den Berg », d'Alexis Lefrançois, lu par Jean-Louis Millette.

— J.R.

La bédé sera « timbrée »

ANGOULÈME (AP) — À l'occasion du quinzième salon de la bande dessinée d'Angoulême, les 29, 30 et 31 janvier prochains, son directeur, Pierre Pascal, a décidé de faire imprimer, en accord avec le ministère français des PTT, douze timbres à 2.20 FF (environ 45 cents), à indiqué mardi un communiqué.

Ils reproduiront un dessin fait par onze créateurs couronnés du Grand

Prix de la ville d'Angoulême pour l'ensemble de leur œuvre. Il s'agit de Pellou, Marijac, Fred, Moebius, Gillon, Mézières, Lob, Bilal, Forest, Tardi et Reiser (pour ce dessinateur déjà décédé, un dessin sera repris). Claire Brétecher réalisera le douzième timbre. Ils seront imprimés pour le quinzième salon, dont le thème sera « la BD et le cinéma ».

VIENT DE PARAÎTRE



La Mère de mon Seigneur
Découvrir et suivre Marie sur son chemin de foi
Georges Madore * 144 pages * 7,50\$

Un tour d'horizon à la fois biblique, doctrinal et spirituel sur le rôle de la Vierge Marie dans le mystère du salut et dans la vie chrétienne. Ouvrage rehaussé de trois miniatures médiévales et de nombreuses illustrations en couleurs et en noir et blanc.

Méditer et prier avec Marie

Jean-Guy Paradis * 143 pages * 8\$

Méditer et prier avec Marie se veut un outil pour mieux vivre les grandes fêtes mariales. Il veut soutenir la méditation des grands mystères de la vie de Jésus-Sauveur auxquels Marie est associée. Parmi les douze fêtes choisies, cinq sont développées d'une façon spéciale sous forme de soirées de prière.



Marie de Dieu

Pierre Mathieu * 72 pages * 9,95\$

J'aime ces poèmes qui, tout en respectant leur racine biblique, s'imposent par leur discrétion, leur mystère et leur goût pour l'énigme. De la vraie poésie religieuse. En même temps un goût d'incarnation et d'humanité. Benoît Lacroix.



Le Seigneur nous aime tant

Jules Beaulac * 48 pages * 0,75\$

Réflexions et prières pour le temps de l'Avent. Ces méditations essaient de faire le lien entre l'évangile proclamé dans la liturgie du jour et la vie quotidienne des gens.



Une stigmatisée

Marie-Rose Ferron
Jeanne Savard Bonin * 248 pages * 12,95\$

Le récit vivant et émouvant de la vie et des grâces mystiques de Marie-Rose Ferron. Un appel à retrouver le sens chrétien de la souffrance.

En vente chez votre libraire

ÉDITIONS PAULINES

3965, boul. Henri-Bourassa est
Montréal, QC H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341

SANTÉ SECURITÉ EN TÊTE

DU 19 AU 24 OCTOBRE 1987

Fumer, c'est gaspiller Argent et santé

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 19 septembre de 14h à 16h
ANTHONY PHELPS
Orchidée Nègre
aux éditions Triptyque

Vendredi 25 septembre de 17h à 19h
Lancement du n° 11 de *La Revue XYZ*
« 91 nouvelles d'une page »

Samedi 26 septembre de 14h à 16h
GÉRALD GODIN
Ils ne demandaient qu'à brûler
• l'Hexagone

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

De l'Italie, de l'art et de la civilisation

LETTRES D'ITALIE
Denise Boucher
L'Hexagone, 1987, 108 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES
JEAN-ROCH BOIVIN

L'HEXAGONE ouvre la saison en lançant une nouvelle collection baptisée « Itinéraires littéraires ». Si l'on en juge par ce premier titre, un recueil de deux douzaines de lettres écrites par Denise Boucher lors d'un voyage en Italie, c'est un riche filon qui s'ouvre avec cette collection. L'Hexagone, dont le catalogue comporte les plus grands noms parmi nos poètes, essayistes et romanciers, ne recule pas devant le beau risque d'élargir encore notre horizon littéraire.

Ah, des lettres ! En recevez-vous encore ? Comme moi, en écrivez-vous que vous ne postez jamais parce que, bon, le téléphone est là pour dire en trois minutes l'essentiel et le superflu. Et même pour le confier à un répondeur. Plus de communication que de communion. Seule la lettre, pourtant, permet l'effusion, la réflexion méditative, l'introspection, dans un temps partagé

en différé. Ce genre littéraire, peut-être le plus vieux de tous, se perd. Que nous arrive-t-il donc ?

Le récit de voyage, autre grande tradition littéraire, a cédé la place au grand reportage, maintenant qu'on peut s'offrir un aller-retour pour n'importe où, même pour l'Aventure. Dans l'Italie de tous les temps, antique ou design, Denise Boucher poursuit les poètes et la poésie, flairant l'air du temps, attentive aux échos du passé. Palerme, Rome, Bologne, Florence, Milan et Venise, où l'on ne va pas mourir, bien sûr, mais Assise aussi et Ravenne et les trains toujours.

« Descendre du train et troubler chaque fois, comme au début d'une histoire d'amour. »

« Le regard tatoué de paysages, la voyageuse voit le monde recommencer à chaque fois. »

C'est à Gerry Boulet qu'elle écrit cela. Elle écrit aussi à Gaston Miron, à Gérard Godin, à Pauline Julien, à Janou Saint-Denis, à d'autres. Des poètes et des artistes. Mais aussi à sa mère, à sa sœur. Ainsi, entre les lieux qu'elle hante et le ou la destinataire, s'établit la correspondance. À Michelle Rossignol, elle parle de Rome : « ... une belle vieille putain qui complète avec ses prêtres et ses marchands pour vous faire rendre l'âme. »

« Aucune résistance possible. »

« En peu de temps, tu veux avoir avec toi, sur toi, une part de cette richesse, de cette élégance, pour pouvoir être avec elle dans le charme de quelque puissance et de la beauté elle-même. [...] »

« Me voilà en train de vouloir ma part d'éternité. »

C'est la tentation de la fille. Et la tentation de l'esprit. »

Le tapage qui a entouré *Les Fées ont soif* risque d'avoir occulté l'oeuvre poétique de Denise Boucher. Sait-on aussi qu'elle a écrit des chansons pour Pauline Julien et Louise Forestier ? C'est sans doute un poète et au poétique que l'on doit dans ses lettres cette prose elliptique, aux formules percutantes et puissamment évocatrices. Sans doute aussi au fait que, destinées à être lues à la radio, l'auteur de théâtre les a façonnées comme des bijoux sonores.

Parce que l'écrivain sait lire les traces de l'art et de l'histoire, le passé et le présent se rejoignent dans l'espace et le temps absolus du voyage. Alors la nature se met à imiter l'art.

« La terre italienne me parle d'Os-car Wilde. Pour prouver mon sentiment, il fallait remarquer que, depuis les peintres impressionnistes, le ciel français s'est mis à prendre des

nuances de mauve et à montrer quelques taches violettes que personne n'aurait pu y percevoir auparavant. »

Alors elle voyage avec Dante et Michel-Ange, Galilée, Pirandello et Stendhal dans ce pays où, dit-elle, les policiers roulent en *Alfa-Romeo* et les femmes en *BMW* ; où elle refuse de boire le café de McDonald et de s'acheter une bénédiction du pape. Elle raconte les hôtels sans chauffage et l'arrivée d'un printemps italien. Tout lui parle de nous puisqu'elle correspond et ne se départit jamais de cet humour de gros bon sens qui serait peut-être une caractéristique « *made in Québec* ». « Disons que les trois grandes religions de l'Italie sont le catholicisme, le communisme et l'automobilisme, qui est d'ailleurs en train de faire sauter les deux premières. À chaque époque ses dieux ! »

Ce qui m'amène à croire qu'ici, nous serions passés de la première à la troisième en faisant l'économie de la seconde. Denise Boucher, quant à elle, tire de son voyage à l'italienne un constat très positif :

« Je suis née sur le bon continent et à sa meilleure époque. »

Nous sommes en train de créer notre propre civilisation. »

Qu'on ne se refuse pas cette invitation au voyage.



DENISE BOUCHER :

Le tapage qui a entouré *Les Fées ont soif* risque d'avoir occulté son oeuvre poétique.

Si Ringuet n'avait pas regardé l'atlas



PHOTO HARVEY RIVARD

JEAN PANNETON.

LE CHOIX DE JEAN PANNETON

DANS L'OEUVRE DE RINGUET
Les Presses laurentiennes
Québec, 1987, 79 pages.

L'EVANGILE AU NATUREL
Jean Panneton
éditions Paulines
Montréal, 1986, 134 pages

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

IL FUT un écrivain renommé. Il fut l'un des intellectuels les plus prestigieux de son temps. Honoré par des prix — le David, le prix du Gouverneur général, le prix de l'Académie française —, il paraît sombrer dans l'oubli au fur et à mesure que le temps passe et que notre système d'enseignement rend la littérature anachronique.

Qui lit aujourd'hui Philippe Panneton, médecin de profession, qui signait du nom de sa mère, Ringuet, et dont le célèbre *Trente arpents*, traduit dans plusieurs langues, qui figure dans la collection « J'ai lu » de

Flammarion depuis le début de cette décennie, appartient au répertoire de la littérature mondiale ?

Cette remise en orbite est due à son neveu, Jean Panneton, qui avait déjà signé un ouvrage sur Ringuet dans la collection « Écrivains canadiens d'aujourd'hui » chez Fides en 1970. Montréal ne détient plus le monopole de l'édition. Cette fois-ci, *Le Choix de Jean Panneton dans l'oeuvre de Ringuet* est offert par les Presses laurentiennes de Québec où, assez récemment, Saint-Denis Garneau, Marcel Dubé, Yves Thériault et d'autres ont été ajoutés à la liste déjà longue d'anthologies publiées par cette maison.

Nous connaissons surtout le Ringuet romancier qui parut nous décrire tels que nous étions ou tels que nous devions être (*Trente arpents*, *Le Poids du jour*, *Fausse Monnaie*). Le David honora son recueil de pastiches, *À la manière de...*, écrit en collaboration avec Louis Francoeur, qui n'est portant pas son meilleur livre. Mais la tradition eut quelques bonnes raisons de se méfier de l'essayiste.

Le regard critique jeté sur Christophe Colomb dans *L'Amiral et le facteur ou Comment l'Amérique ne fut pas découverte* (1954) — quel beau titre ! — déplacait un certain nombre de lieux communs. Et *Un monde était leur empire* (1943), malgré ses tendances annexionnistes, réhabilitait trop les Amérindiens pour gagner la faveur populaire ou mériter la consécration de l'institution littéraire. Si Ringuet n'avait pas regardé l'atlas au-delà des trente arpents de neige, toute son oeuvre figurerait dans nos classiques.

De son neveu, prêtre-professeur

qui enseigne longtemps la littérature ici et à l'Université d'Alger, j'ai également lu, pendant les vacances, *L'Évangile au naturel*. Rien de péda-gogique et d'éclectique, mais des réflexions toutes simples sur la vie, l'amour, la mort, l'avenir de notre civilisation. La religion, quelques têtes d'affiche — le pape, mère Teresa, Khomeini — font partie de l'ensemble. Je laisse le mot de la fin à l'auteur qui commence un de ses textes par « un miracle, de temps en temps, ça facilite les choses ».

« Si les hommes s'aimaient, les dépenses militaires seraient remplacées par les dépenses alimentaires et les avions, à tire-d'aile, iraient ré-

pandre des vivres, pour nourrir les affamés, plutôt que de lâcher des engins destructeurs. Belle utopie dont il faudra prendre au sérieux la réalisation. À moins que, préférant la haine à l'amour, au lieu de nous aimer les uns les autres, nous choisissions de nous éliminer les uns les autres. »

Les hommes... Quel dommage qu'on ait encore oublié les femmes ! Après ce deuxième sommet de la francophonie, la proposition me semblait des plus appropriées. Pourquoi les utopies paraissent-elles s'affranchir plus aisément des bornes de l'atlas que des règles de grammaire ?

Untel, décédé entre 1821 et 1835

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU CANADA
volume VI (1821-1835)
sous la direction
de Frances G. Halpenny
et Jean Hamelin
Québec, Presses de l'Université
Laval, 1987, XXX, 1,047 pages

YVAN LAMONDE

UN « HARLEQUIN » historique que ce nouveau tome du *Dictionnaire biographique du Canada (DBC)* qui comprend des personnages décédés entre 1821 et 1835 ? Pourquoi pas, en partie, avec ces histoires d'amour — est-ce la nouvelle histoire de la « vie

privée » ? — de madame Saint-Laurent ou d'Anne Powell ? Le *DBC* grouille de toute la vie sociale du 19^e siècle : la concubine Marie-Catherine Delezenne est là, inconnue du forgeron Burley pendu haut et court, des meurtriers French, Kain, McCarthy, Mary Thompson, des pêcheurs, trappeurs, bûcherons, Cull, Lundrigan, Peyton de Terre-Neuve, de l'esclave noir Black Harry de Brockville, du guide micmac Sylvester Joe, de Mgr Plessis, du patriote Bourdages, du seigneur loyaliste de Saint-Ours, de l'artiste Baillargé, du commerçant de campagne Bouc.

Le *DBC* est un peu comme une histoire à panneaux : le panneau d'une

période de décès ouvre les panneaux des périodes de la naissance, de l'apogée et du déclin des personnages. Le présent volume de personnages décédés entre 1821 et 1835, par exemple, fait reculer le lecteur jusqu'à la Révolution américaine, à 1789, à la guerre canado-américaine de 1812, et ce, à travers la biographie de gouverneurs mais aussi de loyalistes établis en Nouvelle-Écosse, au Nouveau-Brunswick ou dans les Cantons de l'Est. Frobisher et McGillivray de Montréal nous font remonter à la traite des fourrures dans l'Ouest, à la guerre sans merci de la *Hudson's Bay* et de la *North-West Company*, à la confrontation avec les Amérindiens.

Et, bonne nouvelle, le *DBC* explore actuellement les difficultés et possibilités d'entrer dans le 20^e siècle. Car deux tomes seulement sont à paraître : le VII (1836-1850) et le XII (1891-1900). Imaginez le tome « x » incluant les personnages décédés entre 1945 et 1960.

Évitez la fumée
Pour mieux respirer



Nouveautés vlb



Petite histoire du bandonéon et du tango

de Arturo Pénon et Javier Garcia Mendez

Un ouvrage merveilleux qui retrace les origines du bandonéon et du tango et tente d'expliquer l'engouement et l'extraordinaire diffusion, hors des frontières du pays qui l'a vu naître — l'Argentine —, de ce genre populaire aux allures gouapes.

72 pages — 9,95 \$

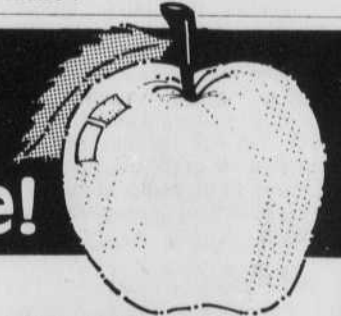
La pensée politique de Gramsci
de Jean-Marc Piotte

Voici la réédition de ce petit classique paru en 1970 au Québec et en France. Jean-Marc Piotte nous fait découvrir la pensée riche et nuancée de ce théoricien marxiste italien qui a grandement influencé plusieurs générations de militants et de chercheurs.

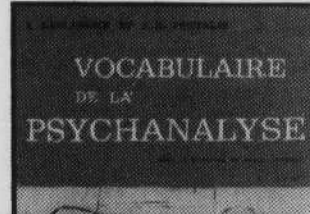
304 pages — 8,95 \$



Champigny Toute une cueillette!

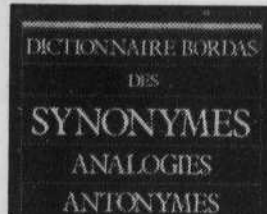


Collection des grands dictionnaires P.U.F.



20% de rabais

Dictionnaire Bordas des synonymes, analogies, antonymes
Boussinot, Bordas



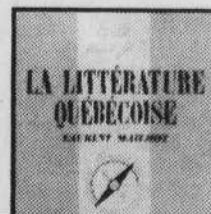
rég. 29,95 23,95

Le bon usage
Grevisse, Erpi



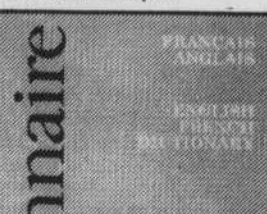
rég. 69,95 55,95

Collection que sais-je? P.U.F.



rég. 7,25 5,95

Dictionnaire français-anglais, anglais-français
Québec / Amérique



rég. 12,75 10,35

Wordperfect par la pratique
Sybex



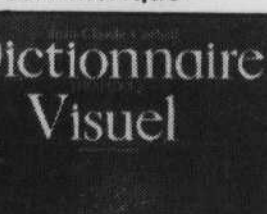
rég. 37,95 31,95

Petit Larousse illustré 1988



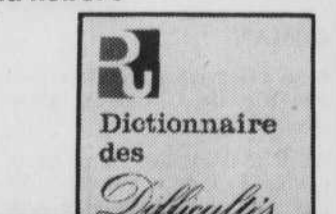
rég. 44,95 35,95

Dictionnaire thématique visuel
Québec / Amérique



rég. 29,95 23,95

Collection Les usuels du Robert



rég. 29,95 23,95

Larousse maxi-débutants



rég. 19,95 15,55

Guide du savoir-écrire
Éd. de l'Homme

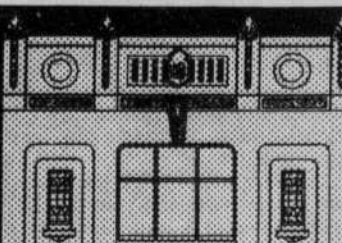


rég. 24,95 19,95

Robert et Collins



rég. 34,95 27,95



Champigny

Librairie Champigny inc. Ouvert 7 jours
4474, rue Saint-Denis De 9H à 21 H
Montréal 844-2587

vlb éditeur la petite maison de la grande littérature

Robert Walser: une promenade vaut mille mots

LA PROMENADE
Robert Walser
récit traduit de l'allemand
par Bernard Lortholary
Gallimard, 1987, 117 pages

LETTRES ALLEMANDES

DIANE-MONIQUE DAVIAU

LE JOUR de Noël 1956, Robert Walser, cet infatigable promeneur qui reconnaissait aimer peut-être encore davantage se promener qu'écrire, fut retrouvé mort dans la neige. Walser s'est éteint comme il avait aimé vivre : en se promenant longuement dans la campagne, la forêt, la montagne.

Tous les livres de Walser sont remplis de cette activité qu'il affectionnait tout particulièrement, la promenade. Plusieurs textes portent même un titre qui y fait directement référence. C'est le cas du récit *La Promenade* (paru en 1917) qui raconte une journée de flânerie entre ville et campagne.

Le narrateur, personnage principal et héros de ce récit, est de son métier un « écrivain boudé par le succès » mais, d'une manière plus profonde encore et plus essentielle, c'est un être qui aime se promener,

quelqu'un pour qui la vie est d'abord et avant tout et très simplement une longue promenade. Ce narrateur, comme, d'ailleurs, tous les héros de Walser, possède ce qu'il est convenu d'appeler le don de l'émerveillement. Cette capacité de s'émerveiller est sa vertu principale. Allant de pair avec ce talent, deux autres qualités le caractérisent fortement : la gaieté et la curiosité.

Les personnages principaux, chez Walser, sont toujours des flâneurs, des rêveurs, des solitaires qui tiennent à leur solitude, des marginaux qui ne renonceraient pour rien au monde, et surtout pas pour acquiescer des avantages matériels ou profiter des « bienfaits de la civilisation », aux privilèges de leur marginalité. Ce sont des clowns pour qui faire des cabrioles en toute liberté est mille fois plus important que d'être reconnus et acceptés par leurs concitoyens et plaire à la bonne conscience bourgeoise.

La littérature germanique (au sens large) a, depuis toujours et à travers toutes les époques, abrité ce genre de héros que l'on retrouve chez Walser : Knut Hamsun et Hebel, pour n'en nommer que deux, ont contribué à enrichir la longue tradition littéraire du promeneur solitaire que ses concitoyens considèrent comme un paresseux, un bon à rien. Les romantiques allemands ont créé

de nombreuses versions de ce flâneur pour qui tout est poésie. Le meilleur exemple est sans doute le héros de *La Vie d'un propre à rien*, d'Eichendorff. Le personnage-narrateur de *La Promenade* est un descendant de ce propre à rien : un être qui prend son temps et se promène comme on s'adonne à un travail que l'on aime et que l'on respecte, avec sérieux, circonspection, avec enthousiasme et un brin de zèle, en y mettant beaucoup de bonne volonté et tous les efforts nécessaires au succès de l'entreprise.

Au cours de sa promenade, le narrateur rencontrera bien des gens et bien des choses et fera sur chaque être et chaque objet qui se sera trouvé sur son chemin de longs commentaires parfois négatifs, parfois bienveillants, mais toujours en ac-

cord avec sa vision du monde. Qu'il s'agisse d'une boulangerie à l'enseigne tapageuse, d'autos dégageant des odeurs nauséabondes, d'une fonderie métallurgique produisant un vacarme remarquable, du géant Tomzack dont on a peur, d'un très bel arbre qu'un paysan abat uniquement pour faire de l'argent, d'un dialogue muet entre un enfant confiant et un chien affectueux, ou du chant d'une jeune fille qui ravit l'ouïe du narrateur, tout se prête à la réflexion et tout peut donner ou bien l'envie de s'attarder quelques instants ou, au contraire, de poursuivre au plus vite son chemin dans l'espoir de trouver un peu plus loin, dans quelques minutes, un nouveau havre de paix qui provoquera à nouveau l'émerveillement, la conscience d'un bonheur de vivre et quelques considérations

sur ce qui fait justement de la vie une aventure toujours renouvelée.

Il faut certainement s'approprier au charme fragile des textes de Walser. C'est à la relecture qu'on découvre que derrière l'apparent laisser-aller se cachent une intention et un but. Walser affectionne le ton frivole et badin. Mais, même dans *La Promenade*, son texte le plus désinvolte et sûrement le plus enjoué, on peut voir que les changements de perspective, le mélange des styles et l'alternance de fraîcheur naïve et de naïveté feinte sont dictés par un art poétique certes étrange mais certain. Éthique et esthétique sont chez Walser inséparables et cette fusion donne un style d'une simplicité raffinée.

Les expressions les plus galvaudées, les compliments les plus usés redeviennent sous la plume de Walser des nouveautés et, en redécouvrant le sens des mots, on a même souvent l'impression de découvrir en même temps, comme si on les voyait pour la première fois, les objets auxquels ces mots se rapportent. Dans chaque mot, on sent l'engagement de l'auteur, la joie que lui procure l'écriture, et l'on finit par se réjouir avec lui de la ravissante beauté de l'univers qu'il crée sur papier.

Les livres de Walser, justement à cause de leur style simple et raffiné à la fois, de la gestuelle très élaborée de la phrase, du ton et du rythme sur lesquels Walser joue constamment, sont très difficiles à traduire. Le travail magnifique du traducteur de *La Promenade* mérite d'être souligné.

Le silence héroïque

Une douloureuse interrogation sur le sens de l'amitié, de la paternité et de la loyauté

LE PAUVRE COEUR DES HOMMES
Natsume Sôseki
traduit du japonais
par Horiguchi Daigaku
et Georges Bonneau
Gallimard

LETTRES ÉTRANGÈRES

NAÏM KATTAN

LE PAUVRE COEUR DES HOMMES, de Natsume Sôseki, fut publié en 1914. Son auteur, né en 1867, est mort deux ans plus tard. Cette oeuvre, par ses personnages et les moeurs qu'il décrit, appartient à une époque. Il peut être lu comme un document. J'étais très sensible, quant à moi, à la pérennité, et je dirais même à l'actualité des rapports humains que le romancier met en lumière. À première vue, le roman paraît hybride.

Un jeune homme quitte sa famille pour s'installer à Tokyo. Il fait la connaissance d'un homme qui n'a pas d'occupation précise, qui n'exerce ni métier, ni profession. Il le considère comme son Maître. Il lui rend fréquemment visite, prend des repas avec lui et avec sa femme. Leurs échanges sont très restreints, leurs conversations sont très limitées et, pourtant, on les sent présents l'un à l'autre; plus, chacun d'eux a besoin de la présence de l'autre. Et c'est la qualité de leurs silences qui donne à leur lien son poids et sa dimension. Leurs histoires parallèles déploient lentement. Le jeune homme est rappelé à son village natal où son père est malade, mais il se rétablit et l'étudiant retourne à Tokyo et à son Maître. Celui-ci laisse entendre que sa vie recouvre un secret, un passé tragique dont il ne laisse rien filtrer. À nouveau, le jeune homme doit rentrer chez lui, son père est mourant. Il reçoit un câble de son Maître lui demandant de venir le voir mais l'étudiant ne veut pas quitter le chevet de son père. Quelques jours plus tard, il reçoit une longue lettre. Il quitte précipitamment son père agonisant, il arrive à Tokyo mais le Maître est déjà mort. Il s'était suicidé.

La lettre, c'est le récit de la vie du Maître; elle constitue la partie centrale du roman. Le Maître était lui-même étudiant et avait loué une chambre dans la maison d'une veuve qui vivait avec sa fille adolescente. Il

décide de faire partager sa chambre par un de ses camarades, pauvre, isolé, adepte d'une spiritualité puritaine. Un jour, ce camarade avoue à son compagnon son amour pour la jeune fille de la maison. Or l'étudiant en était lui-même passionnément épris. Tout le monde garde le silence, personne ne révèle ses sentiments, mais le futur Maître fait prévaloir à son camarade sa rigide spiritualité qui contredit sa passion amoureuse. Et puis, sans rien lui dire de ses propres sentiments, il demande la main de la jeune fille. La mère en informe le camarade, qui se suicide. Pour ne pas la choquer, ni s'abaisser à ses yeux, le jeune homme ne révèle pas les faits à sa future femme. Mais le secret pèsera toujours sur sa vie et il finira lui-même par se suicider.

Plusieurs éléments sont impliqués dans ce roman. D'abord, le silence. Quant il n'est que mutisme, il est retenu devant la vie et lâcheté. Il n'y a qu'un moyen de surmonter ces discrétions étouffantes : aller au-delà de la mort, la provoquer. Pour le shintoïste, il s'agit d'un acte d'héroïsme. Le camarade de l'étudiant fréquentait le temple du général Nogu qui s'était suicidé le jour de la mort de l'empereur, acte d'héroïsme exemplaire. Disons, entre parenthèses, que l'écrivain contemporain Mishima, qui s'était lui aussi suicidé, fréquentait ce même temple. Le silence, vertu suprême, aboutit à la lâcheté et rend la mort, cet extrême silence, inélectable.

Un autre élément de ce roman est le rapport entre l'étudiant et le Maître. Le rapport familial est exigeant et primordial. Le fils doit fidélité et obéissance à son père. Or l'étudiant, sans recourir à un acte de révolte, choisit un père spirituel, le Maître, un père de remplacement. C'est sa manière d'affirmer sa liberté et de manifester son individualisme. Ce choix est encore plus évident quand le jeune homme quitte son père agonisant pour aller retrouver son Maître, déjà mort. Finalement, le silence, cette manière d'atteindre l'héroïsme, est aussi un étouffement volontaire du sentiment. C'est justement parce qu'il épouse cette discrétion, dans son récit, que le romancier fait éclater le sentiment, fait vivre la passion. On lit ce roman avec une émotion soutenue, longue interrogation douloureuse et toute en subtilité sur le sens de l'amitié, de l'amour, de la paternité et de la loyauté.



La pagode d'Ueno, à Tokyo : pour le shintoïste, c'est un acte d'héroïsme que d'aller au-delà de la mort.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

ESSAIS

Amazing Space. Writing Canadian Women Writing, collectif sous la direction de Shirley Neuman et Smaro Kamboureli, Longspoon/Newest, 427 pages.

CE RECUEIL regroupe 38 textes d'essayistes canadiennes. En écrivant sur différents aspects de la pratique de l'écriture, elles proposent une relecture de l'histoire littéraire canadienne. Des analyses de textes (« La séduction du père dans *Angéline de Montbrun* de Laure Conan », par E. D. Blogett; « *La Vie en prose* de Yolande Villemaire », par Janet M. Paterson, etc.), des études d'auteurs (en particulier, l'oeuvre de Nicole Brossard et celle de Louky Bersianik), des essais critiques sur l'écriture féminine et ses avenues, etc., témoignent de la vitalité, du décentrement et du décloisonnement de la littérature canadienne au féminin.



mondiale aux années 60. Winston Churchill, Scott Fitzgerald et Rudolf Hess, entre autres grandes personnalités, sont mêlés à l'histoire de ces familles. Des rebondissement en perspective!

Jovette Marchessault, *Des cailloux blancs pour les forêts obscures*, Leméac, 165 pages.

CE DERNIER volet complète la trilogie amorcée par *Comme une enfant de la terre*. On y trouve une avarie, Noria, qui se promène à travers l'Amérique du Nord pour livrer un message de salut et d'espoir, et un écrivain, Jeanne, aux prises avec la réalité.



Roland Ausset, *Le Roman d'Aboukir*, Actes sud, 251 pages.

AU DÉPART, un article du *Figaro*. On aurait retrouvé, dans l'épave d'un navire, un document attestant que, lors de la bataille d'Aboukir, l'amiral de Brueys, qui se serait fait arracher la tête par un boulet anglais, était en compagnie très douteuse dans une posture pour le moins suggestive... Un notable, saisissant au passage ce fait divers... divertissant, propose à ses amis d'écrire chacun leur version des faits. Ce qui nous engage dans de véritables jeux langagiers et d'érudition à couper le souffle.

POÉSIE

« Humour », *Vagabondages*, revue de poésie, n° 67, 119 pages.

CE NUMÉRO, entièrement consacré à l'humour dans la poésie, est un délice. Du jeu de mot à l'incongru, en passant par l'absurde, la poésie a toujours su donner du relief à la drôlerie. D'Audubert à Villon, en passant (encore!) par Philippe Soupault, Jacques Prévert et Boris Vian, la prosodie française a toujours été tentée par le rire. Un texte éditorial de Raymond Devos, dans lequel il raconte comment ça peut se dire mais ça ne peut pas se faire de ne rien faire, donne le ton à ce recueil hilarant.

PSYCHANALYSE

Patrick Lacoste, *La Sorcière et le transfert*, Ramsay, coll. « Psychanalyse », 263 pages.

À PARTIR du texte de Freud récemment retrouvé — *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, que l'auteur a traduit et commenté —, Patrick Lacoste s'attaque à rien de moins qu'une réévaluation du rôle de la dimension maternelle dans la théorie du transfert.

ROSETTE

Philippe Guilhaume, *Champollion. L'obstination d'un surdoué romantique*, les éditions Radio-Monte-Carlo, coll. « Les Grandes Figures du midi », 259 pages.

QUI ÉTAIT Champollion? Quelles passions l'animait? Comment s'est-il intéressé aux hiéroglyphes? C'est à ces questions que tente de répondre l'auteur.

ROMAN

Jean d'Ormesson, *Le Bonheur à San Miniato*, JC Lattès, 380 pages.

LA VASTE trilogie entreprise par *Le Vent du soir* et continuée par *Tous les hommes en sont fous* s'achève avec ce dernier volet qui relate l'existence des quatre soeurs O'Shaughnessy et des quatre frères Romero, de la veille de la Deuxième Guerre

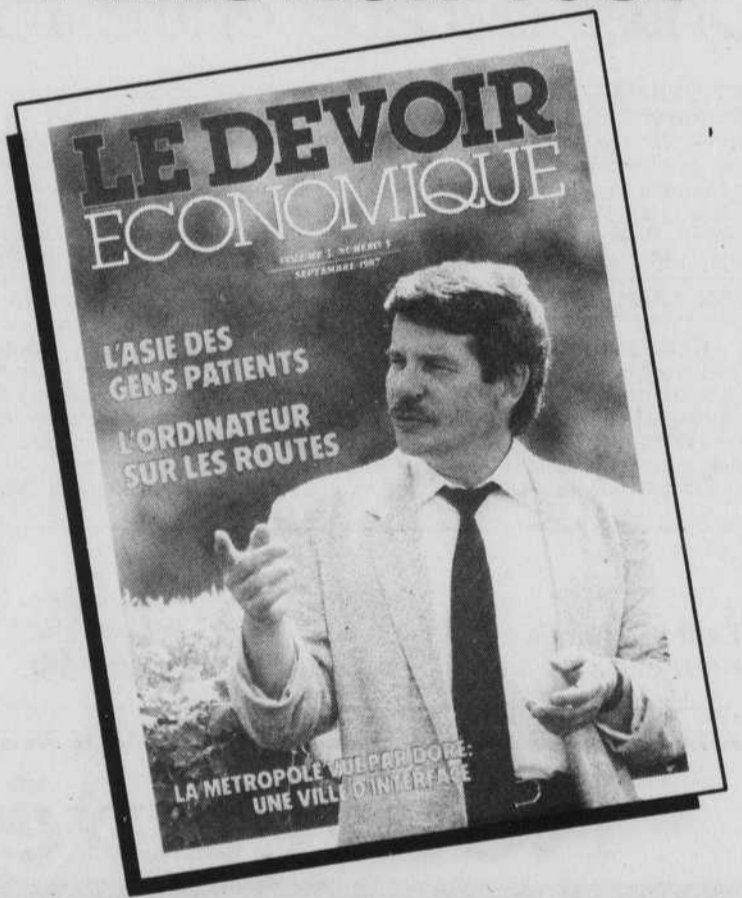
JOVETTE MARCHESSAULT

Des cailloux blancs pour les forêts obscures



LEMÉAC

GRILLE DE PARUTION 1987



MAGAZINES

LE DEVOIR ÉCONOMIQUE: 16 OCTOBRE LES ASSURANCES

LE DEVOIR ÉCONOMIQUE: 13 NOVEMBRE COMMUNICATIONS & TÉLÉCOMMUNICATIONS

LE DEVOIR ÉCONOMIQUE: 11 DÉCEMBRE PERSPECTIVES ÉCONOMIQUES '88

Pour information ou réservations publicitaires

(514) 842-9645

Pour réserver vos exemplaires supplémentaires:

(514) 844-3361

L'ALCOOL AU VOLANT
C'est criminel
QU'ON SE LE DISE
Un appui de votre journal à la campagne de la Régie de l'assurance automobile du Québec

Le voici, l'Agneau si doux...

L'OUILLA
Claude Duneton
Le Seuil, 187 pages

LE FEUILLETON

LISSETTE MORIN

C'EST une fable... Mais La Fontaine, qui s'y connaissait, dont le bestiaire est nombreux et souvent cruel, n'eût jamais imaginé pareille entrée... en matière. L'agneau — c'est « l'ouilla » dans le patois qu'affectionne l'auteur — assiste horrifié à un festin de cannibales, le « rôti » étant le garçon, le serveur d'un restaurant appelé le Merry, et les convives une bande de noceurs qui ont épargné la tête de leur victime. Une tête bien bavarde, qui entame une conversation avec l'agneau, lui racontant sa pauvre vie de serveur : « Que voulez-vous ! La vie, c'est un tiroir-caisse, on y trouve ce que l'on y met. Le soir on compte la caisse, et on va se coucher. — C'est bien vrai », approuve L'Ouille, qui

a, lui aussi, la langue bien pendue, et qu'on entendra soliloquer tout au long de ce roman qui doit autant à Rabelais qu'à Lewis Carroll. Si le romancier, bien de son temps, a choisi une citation de Jean Rhys, la romancière anglaise, pour l'épigraphie de son livre, on pourrait tout aussi bien lui accoler cette réflexion interrogative d'Alice au pays des merveilles : « Et, pensait Alice, à quoi peut bien servir un livre sans images ni dialogues ? »

Claude Duneton, dont le *Petit Louis*, dit XIV ne m'avait guère séduite, il y a deux ans, montre ici ce qu'il est : un maître des langues, la sienne, évidemment, mais également celle des vieux poètes de la Renaissance, le patois de sa Carrière natale (c'est à Brive que broute, rumine et s'ébroue L'Ouille), l'anglais et même l'américain, pour quelques-uns de ses personnages. De ceux que le moulin rencontrera en Enfer.

L'enfer où nous entraîne le romancier est un bien beau domaine : Lucifer, Lulu pour ses amis, est un prince débonnaire, sa fille Lise, belle et douce sous sa chevelure verte, la couleur préférée, comme de bien entendu, de la bête « brouteuse » qui est l'héroïne de L'Ouille, et la grand-mère Dam,

dans ses atours d'antan qui porte « sa poitrine au balcon » et qui parle comme parlait François Villon...

Dans ses pérégrinations, entre la terre et le royaume du Diable sous terre, l'agneau de Duneton rencontre des personnages tout à fait ordinaires : un couple de jeunes Américains, chantant un *negro spiritual* : « Little David play on our harp, Hallelujah ! », un cycliste sur un vélo noir dont « la chaîne lançait un cri aigu à chaque tour de pédale », un maréchal de l'Empire, qui descend de son socle pour converser avec L'Ouille... Ordinaires, ces personnages ? À la condition de croire cet étonnant fabuliste qui les présente comme tels, l'extraordinaire étant dans le traitement, la langue... fabuleuse, au sens pour une fois strictement étymologique du terme, de l'auteur de ce roman qui ne ressemble à aucun autre.

Un chapitre est, d'ores et déjà, pour les historiens de la littérature contemporaine, un morceau d'anthologie. Il s'agit de l'élection du Suppôt principal de Lucifer, dans la salle de bal de son Royaume souterrain. Les « bulletins » de vote sont les poils extirpés de la barbe et des favoris des candidats. Extraordinaire de virtuosité pour un ro-

mancier à l'imagination débridée, sans doute, mais jamais délirante !

Les poètes amis de l'auteur, de Paul-Jean Toulet à Jean Cocteau (désopilante, la rencontre de L'Ouille avec un vieil Américain qui se demande si, pour Cocteau, enterré à Milly-la-Forêt, le fait de manger des simples par la racine a une influence notable sur la pensée du poète : « What influence, if any at all, this feeding on herb root might bear upon Cocteau's own line of thinking ? »), les poètes d'hier comme ceux d'aujourd'hui accompagnent le lecteur dans les errances de cet agneau... lettré !

Si les lecteurs « professionnels » des jurys parisiens, recrues de fatigue, ouvrent L'Ouille, en tirant les dernières nuits de leur pensum annuel, ils seront, n'en doutons pas, remplis d'indulgence envers un auteur si bien disposé à les réjouir, à les distraire de ces romans dont le linguiste Claude Hagège (*Le Français et les siècles*) juge qu'ils sont indigents « par excès d'intimisme »... Heureuse surprise dans la production courante, belle incursion dans les langues, la nôtre et — pour nous lecteurs québécois, celle de nos ancêtres et celle de nos voisins du Sud — le roman-fable de Claude Duneton : L'Ouille.

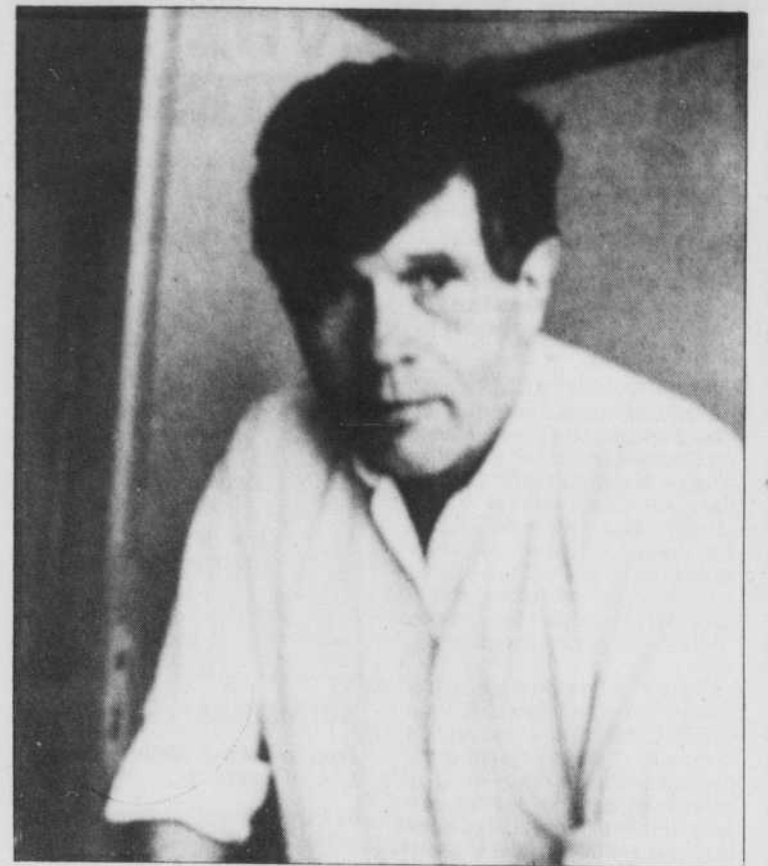


Photo Sophie Samama / Seuil

CLAUDE DUNETON : Rabelais chez Lucifer, dit Lulu...

Un paria sans éclat

On attend toujours un vrai roman en français sur le sida

LA GLOIRE DU PARIA
Dominique Fernandez
Grasset, 250 pages

LETTRES FRANÇAISES

ANDRÉ ROY

LE DERNIER roman de Dominique Fernandez est, fort probablement, le premier paru en France ayant pour sujet ce virus qui sème la terreur, le sida. Semblablement écrite en état d'urgence, cette courte fiction a été rédigée en deux mois, d'où, pour une fois, l'absence de baroque ornemental recherché si caractéristique aux livres de cet auteur, le temps lui manquant certainement pour figurer ici son « beau style ».

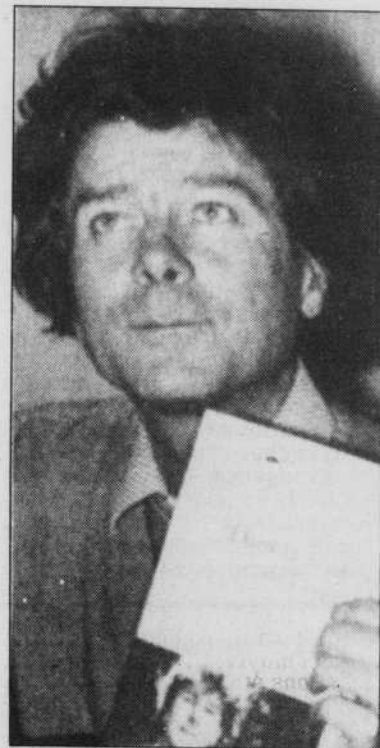
Sommairement nous sont présentés deux « gais », Bernard (romancier de 45 ans) et Marc (étudiant en droit de 25 ans), dont la calme vie de couple sera troublée par le fléau infamant. Le sida révélera leur associabilité fondamentale. Associabilité parce que rien à partager chez eux, sauf leur désir. Jamais de repos, de certitude, de possession : une splendeur dans l'inutilité qui les rend libres mais les mène aussi sur les voies de la tragédie. De cette tragédie qui était disparue chez les homosexuels depuis leur (apparente) acceptation par la société et que regrette tant Bernard. Contrairement à Marc, le personnage-romancier ne se résigne pas à cette reconnaissance officielle : l'homosexuel en traqué, en persécuté, en paria, c'est vers ce prestige perdu qu'il en ap-

pelle. Marc le comprendra quand son ami écrivain sera à l'agonie.

Pourtant, Bernard n'a pas été contaminé à cause de son passé sexuel « risqué » (nombreux partenaires) mais par une transfusion de sang; victime d'un stupide accident, d'un hasard dans la distribution de flacons lorsqu'il avait été blessé à une jambe et hospitalisé. C'est une amie, Nicole, qui l'apprend à Marc, mais celui-ci devine qu'il est trop tard pour dévoiler cette vérité qui sauverait son ami d'une réputation de pestiféré — réputation tellement souhaitée. Le sida est quelque chose de providentiel : « Après s'être éparpillé à la poursuite du bonheur, de la réussite, il (Bernard) a retrouvé son unité, sa vérité profonde dans la maladie, l'exclusion, la solitude, le secret. »

La mort violente était recherchée comme une rédemption chez Pier Paolo Pasolini, dans le roman *Dans la main de l'ange* du même auteur; ici, le sida devrait auréoler le paria que se veut encore Bernard. Pasolini fut exclu de la société dans un rituel expiatoire; Bernard et Marc s'excluront eux-mêmes grâce à une seringue pleine d'un liquide rose : « La dose était suffisante pour les guérir tous les deux », conclut Dominique Fernandez.

Le romancier nous donnera toutes les pistes pour comprendre l'attitude de Bernard et la modification de celle de son ami. Son roman est surtout placé sous la figure emblématique de Genet dont « le génie a consisté à faire flamboyer une dernière fois les magiques associations du sexe et du sang, de l'amour et de la mort, de la beauté et de la malédiction ». Le lyrisme flamboyant du cé-



DOMINIQUE FERNANDEZ :

Genet mort, la transgression est devenue chose banale.

lèbre auteur de *Notre-Dame des Fleurs* donnait de l'éclat à la soulure. Mais Genet est mort et la transgression est devenue chose banale, à portée de tous, acceptée, presque clean; Marc le constatera : il est maintenant difficile d'aller loin et profondément dans l'opprobre, le scandale, l'abjection. *La Gloire du paria*, à l'image d'une transgression aseptisée, n'effraiera pas non plus : le roman est vide de douleur et de souffre. Ce livre est trop court, ficelé trop grossièrement et platement pour donner une réelle et poignante dimension mythique à cette histoire d'amour et de mort; il fait de Bernard moins un proscrit qu'un maso. On regrettera que cette fiction de Dominique Fernandez n'ait pas été à la hauteur du sujet. On attendra encore pour lire un vrai roman en langue française sur le sida (nous viendra-t-il du Québec ?).

Le cousin Georges n'a pas tué Maman

Des phrases qui n'en finissent pas

COMÉDIE CLASSIQUE
Marie NDiaye
P.O.L., 1987, 104 pages

ALICE PARIZEAU

LE DEUXIÈME roman, un jeune auteur et on a envie de découvrir un bon livre. Hélas ! 105 pages à lire plutôt longues ! La ponctuation en langue française est logique. Les phrases commencent quelque part et se terminent. Il y a des points ! Marie NDiaye se plaît à ignorer cette règle, stupide il va sans dire et trop élémentaire pour mériter d'être respectée. Par conséquent, on commence le roman qui porte, assez ironiquement d'ailleurs, le titre de *Comédie classique* et, d'une page à l'autre, on cherche en vain un point qui ne figure qu'à la fin. Un tour de force, on est bien d'accord, mais la trame, le style et l'histoire ne méritent pas qu'on s'y attarde.

Côté personnages, il y a l'héroïne, Sophie, sa soeur Judith, le cousin Georges et Maman, les images de New York et de Paris. L'ennui plane au-dessus des mots qui se suivent. On remarque en passant une bonne description de la place de la République et l'on ne croit pas un seul instant que le cousin Georges, venu d'Amérique, va tuer Maman, comme il doit

le faire en principe. Finalement le cousin Georges meurt brûlé, le feu ayant pris dans sa cravatte. L'héroïne, pour sa part, cesse d'arracher les sacs à main des vieilles dames et de voler du bois dans la forêt de Vincennes.

Tout cela est raconté à la première personne, avec quelques phrases en anglais parsemées par-ci par-là, pour rendre sans doute l'évocation de l'Amérique plus crédible. La photo sur la couverture est fort jolie, le travail de l'éditeur (P.O.L.) fort soigné, mais on comprend mal pourquoi on doit lire ce roman et, à plus forte raison, l'acheter. La première réaction qu'on éprouve en refermant le livre en est une de surprise !

À force d'entendre des éloges à l'endroit des romanciers français de la nouvelle vague, de la rigueur avec laquelle les manuscrits sont sélectionnés et étudiés en France, on se plaît à y croire, mais la *Comédie classique* prouve, au-delà de tout doute, que cela est faux. Plus encore, on se demande pourquoi son auteur, qui avait publié son premier ouvrage, *Quant au riche avenir*, aux éditions de Minuit, n'a pas pu trouver quelqu'un qui l'aiderait à travailler son style, son français et à découvrir une certaine logique. Difficile de

choisir une citation dans un texte dont les phrases ne finissent pas, mais voici un exemple.

« ... Paris ne lui apparût pas dès l'entrée dans l'extravagance, la magnificence vaguement imaginées, qu'il tombât même, abimant son chapeau, gênant sa vue (mais il resta obstinément (il s'agit probablement d'obstination) à la fenêtre), sur l'emboulement de rails, de wagons isolés, sur, de plus en plus proche, la verrière de la gare, les poutrelles métalliques, et encore de chaque côté, les sinistres bâtisses défilant identiques, souillées de suie... » (p. 70).

Est-il nécessaire de souligner qu'on ne peut pas tomber et en même temps rester debout à la fenêtre sans se relever entre les deux opérations ? Doit-on mentionner qu'à l'entrée de la gare d'une grande ville, telle que Paris, les wagons isolés ne peuvent encombrer les rails sous peine de provoquer un accident grave ?

« *Licencia poetica* », d'accord, mais quand les images ne sont ni belles, ni convaincantes, il vaut mieux ne pas les décorer pour ne pas faire trop de peine à un auteur qui n'a pas eu la chance de rencontrer un lecteur capable, ou désireux, de l'aider.

Patrice Chamoiseau remporte le prix international Loys-Masson

PORT-LOUIS (AFP) — Le prix international francophone Loys-Masson a été remporté par le Martiniquais Patrice Chamoiseau pour son ouvrage intitulé *Chronique des sept misères*. (NDLR : notre collaborateur Émile Ollivier en faisait la recension dans LE PLAISIR DES LIVRES du 5 septembre.)

Le résultat a été annoncé mercredi par le président du jury international, le poète mauricien Édouard Maunick. Cinq ouvrages avaient été sélectionnés pour ce prix littéraire qui a été créé à l'occasion du Festival international de la mer qui a lieu actuellement dans l'île Maurice.

Il s'agit de *No man's land*, de Roland Brival, *Chronique des sept misères*, de Patrice Chamoiseau, Ca-

hiers de la mort-colibri, de Patrick Édouard-Saïd, *Les Possédés de la pleine lune*, de Jean-Claude Fignolé, et *Faïms d'enfance*, d'Axel.

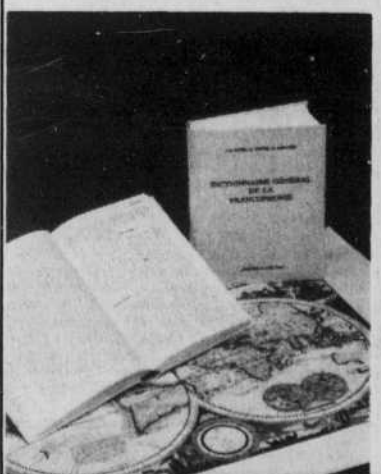
Créé par l'Association internationale francophone de l'océan Indien, dont le siège est à Paris, ce concours, organisé avec la collaboration du ministère français de la Culture et d'Air France, est doté d'un prix de 25.000 francs (\$ 5.000) offert par le journal français *L'Événement du jeudi* et d'un séjour à l'île Maurice.

Le jury international était com-

posé, outre Édouard Maunick, des écrivains Antonine Mallet (Canada), Jean-Pierre Chabrol (France), Assia Djbar (Algérie), Paul Dakeyo (Cameroun), Patrice Delbourg (France), René Delpestre (Haïti), René-Werner Lambersy (Belgique) et de trois autres écrivains mauriciens : Marie-Thérèse Humbert, Madeleine Mamet et Jean Fanchette.

Le ministre français de la Coopération, Michel Aurillac, présent à la cérémonie, a quitté Maurice mercredi soir pour Paris.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DE LA FRANCOPHONIE



Tous les aspects de la Francophonie en un millier d'articles denses, apportant une solide documentation

Prix de souscription de 89,95\$ en vigueur jusqu'au 30 septembre.

CMD
CLAUDE M. DIFFUSION LTÉE
SERVICES COMMERCIAUX
1544 rue Villaray, Montréal, H2E 1H1
Tél.: (514) 376-9723

Donald Duck chez les Lapons

OSLO (Reuter) — Pour la première fois, les aventures de Donald, le populaire héros de Walt Disney, seront publiées, la semaine prochaine, dans la langue des Lapons.

Quelque 150.000 Lapons vivent dans les régions arctiques de la Norvège et leurs enfants pourront enfin lire les aventures de l'irascible canard dans leur gutturale langue proche du finnois.

Venez fêter avec nous notre 20^e anniversaire QUAND IL S'AGIT DE DICTIONNAIRES...

DICTIONNAIRE BORDAS DES SYNONYMES ANALOGIES ANTONYMES Roger Boussine	23 ⁹⁵
Petit Larousse illustré 1988	31 ⁹⁵
Larousse, Lexis Dictionnaire de la langue française	42 ⁹⁵
Petit Robert 1 Dictionnaire de la langue française	45 ⁹⁵
Petit Robert 2 Dictionnaire universel des noms propres	53 ⁹⁵
Robert & Collins Dictionnaire français-anglais Le Robert bilingue nouvelle édition	23 ⁹⁵
Dictionnaire Bordas des synonymes	22 ⁹⁵
Savoir conjuguer tous les verbes français-Bordas	5 ⁹⁵

Service courtis et professionnel
Achat comptant seulement
Prix en vigueur jusqu'au 25 septembre ou jusqu'à l'épuisement des stocks.

le Parchemin
LIBRAIRIE AGRÉÉE
Mezzanine, station Berri-de-Montigny
845-5243 Montréal, Québec H2L 2C9

LA REVUE DES REVUES

GUY FERLAND

PHILOSOPHIE

Philosophiques, revue de la Société de philosophie du Québec, vol. XIV, n° 1, Bellarmin, 221 pages, \$ 10.

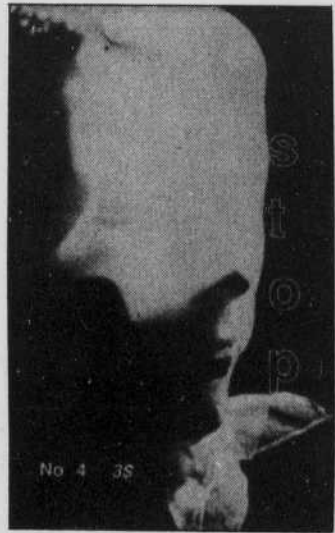
DANS CE NUMÉRO, on trouve un dossier sur la pensée de Michel Foucault. Un premier texte de Georges Leroux, « Le sujet du souci », traite du destin de sujet dans une histoire de la sexualité. Un deuxième article, de Michaël La Chance, « Déploiement et résistances chez Foucault », analyse l'expérience comme structure tripartite qui met en relation savoir, pouvoir et subjectivité.

Dans le même numéro, on remarque un essai important d'André Paradis sur le « Pouvoir de la culture et culture du pouvoir » de même qu'un texte de Guy Bouchard sur « La métaphore heuristique de l'esclavage dans les textes féministes ». Une entrevue très intéressante avec Michel Serres, une intervention de Claude Panaccio lors des États généraux de la philosophie tenus en 1984 et des études critiques complètent ce volume.

THÉÂTRE

Cahier de théâtre JEU, « Alle-magnes », n° 43, 192 pages, \$ 10.

UN DOSSIER important sur le théâtre allemand d'aujourd'hui sert de plat de résistance à la belle revue de théâtre *JEU*.



Dans un entretien, le dramaturge et metteur en scène Wolfgang Koelner fait le point sur la situation du théâtre en Allemagne de l'Ouest. Maureen Martineau, quant à elle, nous parle du théâtre en République démocratique allemande où elle a séjourné. Solange Lévesque indique quelques points de repère sur un théâtre de l'errance, en Allemagne et ailleurs. Une cartographie, abondamment illustrée, des pièces allemandes ou d'inspiration allemande jouées au Québec complète ce vaste tour d'horizon. Sans oublier un survol du colloque et du festival international tenus à Toronto : « Brecht, 30 ans après ». Dans la même lignée, Gilbert David rappelle la présence de Brecht au Québec. Un autre dossier polémique sur *La Médée d'Euripide*, de Marie Cardinal, montée au TNM par Jean-Pierre Ronfard, et une analyse de *Human Sex* par Aline Gélinas complèteront sûrement les appétits les plus insatiés.

CRITIQUE

Liberté, « L'Autre Grèce », n° 172, 130 pages.

POUR SA LIVRAISON d'août, la revue « littéraire la plus lue au Québec qui qu'en disent ceux qui disent ne pas la lire » nous propose des poèmes de huit auteurs grecs contemporains. Le romancier Claude Bouchard nous offre sa version des faits depuis le début de l'Univers (rien de moins), dans *Le Kalpa de Sandou Manqual ou la raison de l'univers*. Un essai de Nancy Huston sur deux couples exemplaires (Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, Sylvia Plath et Ted Hughes) et les chroniques habituelles complètent ce numéro.

Le Belfroi, revue philosophique et littéraire, III, septembre 87, 177 pages, \$ 15.

À LA SUITE d'une soirée littéraire « autour de Clément Marchand », *Le Belfroi* nous présente un texte dialogué de Clément Marchand sur la possibilité d'une littérature québécoise autonome et un texte de présentation, c'est le cas de le dire, de Gaétan Brûlotte. Des nouvelles : « Retable », de Jean-Pierre Issenhuth, « Petite déclaration d'amour à l'ancien IBA », de Wilhelm Schwarz traduit par Renée et Georges Blanchard, « Le Bout du monde », de Gabriel Chrétien, des poèmes de Marcel Olscamp, une réhabilitation de l'œuvre de Jean-Marc Fréchette par Jean Basile et une entrevue avec Philippe de Saint-Robert constituent les grosses pièces de ce numéro.

Estuaire



LE PLUS MAUVAIS POÈME AU MONDE

ÉTÉ 1987
NUMÉRO 45

NOUVELLES

Stop, nouvelles, récits et contes, n° 4, 61 pages, \$ 3.

SI VOUS aimez les courtes nouvelles bien ficelées de jeunes auteurs encore inconnus, *Stop* est la revue qu'il vous faut. Jugez de la diversité des sujets : une conversation cauchemardesque dans un cimetière laisse un souvenir lancinant ; un chien pas bête remplace son maître auprès de sa femme ; des étreintes feintes ne conduisent à rien ; une tante affreuse hante le souvenir, etc. Tout cela est écrit dans différents tons et styles.

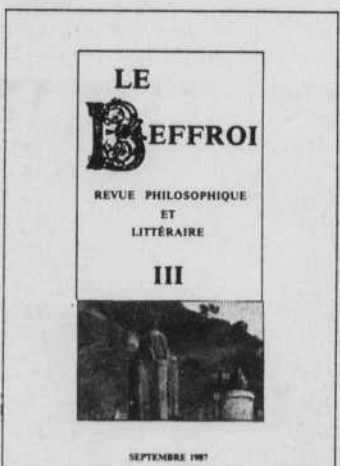
Passages, n° 12, revue éditée et distribuée par l'Association des auteurs des Cantons de l'Est, 65 pages, \$ 4.

APRÈS QUATRE années, la revue *Passages* continue à faire ses preuves. Dans ce numéro, des écrivains aussi connus que Claude Beausoleil, Jean-Paul Daoust, Hugues Corriveau et Yolande Villemaire, entre autres, signent des textes de poésie et des nouvelles.

POÉSIE

Estuaire, « Le plus mauvais poème au monde », n° 45, 64 pages, \$ 6.

QUEL DÉFI ! Demander à des auteurs, tout de même respectables pour la plupart, d'écrire (ou de décrire) le plus mauvais poème au monde... Provocation ? Pourtant, le défi fut relevé par près d'une quinzaine d'écrivains. Signalons, parmi les meilleurs, les textes d'Yves Boivert (« De nos jours je prends la résolution de penser à quelque chose »), d'Antonio d'Alfonso (« Désamour »), Suzanne Jacob



et Gaétan Brûlotte (« Le poète des rues »). Il ressort de ces textes que le plus mauvais poème au monde est celui qui ne rime à rien... et la vie quotidienne sans poésie...

Le Nouvel Éloïzes, « Spécial femmes », analyses, commentaires, critiques, entretiens, prose, poésie, photos, extraits, contes, nouvelles. Revue de l'Association des écrivains acadiens, 118 pages, \$ 6.

DANS CETTE REVUE, des textes de création et des poèmes côtoient des analyses et des entretiens. Dans ce numéro spécial, Pierre Gérin rappelle à la mémoire un personnage haut en couleur, La Marichette (Emilie LeBlanc), qui écrivit dans *L'Évangéline* entre 1895 et 1898. Denis Bourque et Monique Genouit analysent différents aspects de l'œuvre d'Antonine Maillet qui, incidemment, livre un texte inédit aux lecteurs. Des entretiens avec Dyane Léger, Rose Després et Edith Comeau-Tufts nous font découvrir de nouveaux visages de la littérature acadienne. Enfin, plusieurs textes de création complètent la livraison.

SOCIÉTÉ

Contretemps, écologie, science, société, n° 10, \$ 3.

LE NOUVEAU numéro de la revue *Contretemps* s'attaque à la cuisine au cobalt. Un dossier important de Ronald McKenzie fait le tour du problème de l'irradiation des aliments. Plusieurs autres articles traitent, par exemple, du chauffage et de l'acupuncture, complètent cette édition.

Quatre étapes d'un tour de France

DICTIONNAIRE DU CINÉMA FRANÇAIS dirigé par Jean-Loup Passek collection « Références » Larousse, 436 pages
LE CINÉMA FRANÇAIS DES ANNÉES 60 Freddy Buache 5 Continents/Hatier, 191 pages
ATMOSPHÈRES, sourires, soupirs et délires du cinéma français des années 30 Raymond Chirat 5 Continents/Hatier, 238 pages
LE DOCUMENTAIRE FRANÇAIS CinémaAction n° 41 dossier réuni par René Prédal Cerf, 208 pages

MARCEL JEAN

QUATRE OUVRAGES publiés récemment s'attaquent à des pans plus ou moins larges de la cinématographie française. De ceux-là, la palme de l'ambition va au *Dictionnaire du cinéma français*, édité par Larousse dans la lignée du *Dictionnaire du cinéma mondial* paru en 1986. C'est, d'ailleurs, de ce dernier ouvrage que proviennent la plupart des articles composant le *Dictionnaire du cinéma français*, les autres étant des ajouts concernant principalement les jeunes auteurs (Beineix, Besson, Carax).

Lors de la publication du premier dictionnaire, je n'avais pas insisté sur les omissions commises par les rédacteurs. Or je me serais tout de même attendu à ce qu'elles soient corrigées dans une édition subséquente. Mais voilà, si l'on a fait une place aux jeunes, on n'a pas semblé reconsidérer la candidature de certains artisans importants du cinéma français, ce qui est plutôt gênant. Pour des raisons relatives à l'espace, je n'en soulignerai que deux. D'abord, Jean Gruault, scénariste de première importance puisque sa filmographie compte trois Resnais (*Mon oncle d'Amérique*, *La Vie est un roman* et *L'Amour à mort*), quatre Truffaut (dont *Jules et Jim*), deux Rossellini, deux Rivette, un Godard et un Akerman. Ensuite, René Vautier, cinéaste militant dont on ne parle pratiquement plus aujourd'hui mais qui a été l'un des premiers à avoir le courage d'exposer la situation en Algérie (*Algérie en flammes*, 1958), en plus de réaliser plusieurs

films dont, en 1971, un classique du cinéma politique : *Avoir vingt ans dans les Aurès*.

Il faudrait aussi questionner l'arbitraire qui a commandé l'exclusion de Carole Laure, une non-française qui a pourtant tourné avec Blier, Tachella, Mocky, Corneau, Vianney et Dugowson, tandis que d'autres étrangers, comme les Argentins Edgardo Cozarinsky et Hugo Santiago, par ailleurs excellents cinéastes, sont présents. De même, la mise à jour semble avoir été effectuée à la va-vite, les auteurs se contentant le plus souvent d'ajuster les filmographies sans même retoucher les articles.

Enfin, qu'on ait éliminé les signatures des collaborateurs à la fin des articles me semble un choix malheureux par rapport au *Dictionnaire du cinéma mondial*. Si j'étais Freddy Buache, Barthélémy Amengual ou Dominique Noguez, je n'aimerais pas qu'on puisse croire que j'ai écrit l'un des articles commis par le triste Claude Beylie.

Parlant de Freddy Buache, qui est aussi directeur et fondateur de la Cinémathèque suisse à Lausanne, signalons qu'il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Le Cinéma français des années 60*.

À ce jour, le meilleur ouvrage portant sur cette période, qui est celle de la Nouvelle Vague et de ce qui lui a succédé, demeure celui de Claire Clouzot, paru chez Nathan en 1972 : *Le Cinéma français depuis la Nouvelle Vague*. Il est heureux de constater que le livre de Buache, en prenant comme point de départ la guerre d'Algérie et l'impact qu'elle a eu sur la société française, ne fait aucunement double emploi. Il fallait un certain recul pour évaluer l'importance de la toile de fond algérienne dans l'évolution du cinéma français et il faut dire que Buache s'en tire intelligemment.

D'une structure plutôt coulante, son livre va d'un auteur à l'autre, par simple jeu d'association, sans tenir compte des classifications, toujours arbitraires, qui se sont imposées avec le temps. Pas question, ici, d'associer un auteur à la « branche Nouvelle Vague » et un autre à la « branche Rive gauche ». Pour Buache, les années 60 du cinéma français commencent en 1957, avec les premiers soubresauts de la Nouvelle Vague, pour se terminer à Cannes, en mai



Jean Gruault, scénariste, entre autres, de *Mon oncle d'Amérique* (ci-dessus), de Resnais, a été oublié dans le *Dictionnaire du cinéma français* publié chez Larousse.

1968. Voilà une idée tout à fait défendable à laquelle je me rallie joyeusement. Cependant, je comprends mal les motivations qui font dire à l'auteur que *L'Année dernière à Marienbad* fut le film de l'époque. Chef-d'œuvre incontestable, je ne vois pas en quoi le film de Resnais et Robbe-Grillet est représentatif de cette décennie, puisqu'il ne s'inscrit dans aucun courant, n'a ni antécédent, ni prolongement direct et ne reflète aucunement le contexte social et politique dont il est issu. Ici, Buache aurait gagné à mieux expliquer son choix.

Dans un autre ordre d'idées, Raymond Chirat continue de s'intéresser aux années d'avant-guerre et signe *Atmosphères, sourires, soupirs et délires du cinéma français des années 30*. Nostalgique à outrance, l'ouvrage est composé d'un grand nombre de magnifiques photos illustrant cette décennie, le tout complété par des légendes et par de courts textes au style vieillot. C'est beau. Très beau, même. Et luxueux, donc tout à

fait inutile. Une remarque, cependant : dans les légendes des photos, on a décidé de ne pas indiquer le nom du réalisateur à côté du titre du film, ce qui est un choix douteux.

Enfin, il vaut la peine de parler du numéro de *CinémaAction* consacré au documentaire français, parce qu'il couvre une véritable zone sombre de l'édition cinématographique. C'est René Prédal qui dirige ce numéro où l'on retrace l'évolution du documentaire français, où l'on s'attarde aux tendances, genres et esthétiques qui le traversent aujourd'hui et où l'on se questionne sur son rôle. Des articles sur les grands auteurs — Chris Marker, Raymond Depardon et Agnès Varda — complètent l'ensemble. Parmi les études particulièrement intéressantes, nommons celle de Gérard Leblanc intitulée « La Réalité en question », celle de Sylvie Bordes et Daniel Serceau portant sur un film industriel d'Eric Rohmer, et celle de Jacques Kermabon s'attardant au monumental *Cinématon* de Gérard Courant.

◆ Auteurs méconnus

le ministère pour cette étape d'approbation donnent des maux de tête et des sueurs froides aux éditeurs et aux auteurs. Michel Therrien ne l'ignore pas et s'en plaint, tout comme il déplore que l'auteur de manuels n'ait pas droit à la moindre reconnaissance dans le monde de l'édition.

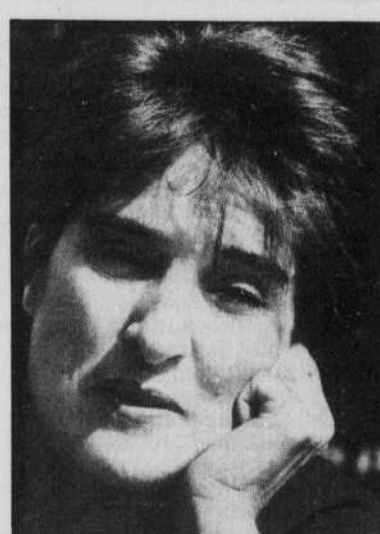
Michel Therrien publie chez Vézina éditeur. Son plus récent ouvrage, *Aide-mémoire grammatical*, qui s'adresse aux élèves du secondaire, s'est enlevé à 10,000 exemplaires depuis mai 1987. Vous avez bien lu : en quatre mois seulement ! Et, en trois ans, il a vendu 75,000 exemplaires de son *Code grammatical en tableaux* destiné aux élèves du primaire.

Autodidacte, Michel Therrien a assumé pendant dix ans des tâches éditoriales, principalement aux Éditions du renouveau pédagogique. En relevant systématiquement les erreurs les plus fréquentes dans les manuscrits qu'il révisait et corrigait, il a eu l'idée d'une première grammaire, publiée chez Brault et Bouthillier. Puis il a quitté son emploi pour se consacrer exclusivement à la rédaction de livres scolaires ; aujourd'hui, il en vit. Mais il juge regrettable que ces auteurs soient laissés dans l'ombre. Pour remédier à cette déplorable situation, il espère qu'on créera bientôt des prix qui récompenseraient les meilleures publications dans chaque matière, comme on le fait depuis longtemps en littérature pour chaque genre.

De la même manière que sa consœur, Anne-Marie Connolly, qui continue d'écrire en collaboration avec « ses » auteurs, qui les conseille et revoit leurs manuscrits, Michel Therrien assume l'entière préparation de ses livres, depuis la recherche, la conception et la rédaction du manuscrit jusqu'à la mise en pages, la sélection des illustrations et des couleurs, la correction des épreuves et des prêts-à-photographier. Il faut voir le résultat : des livres attrayants, colorés, qui attirent l'œil et captivent l'attention.

Dans la mesure où les auteurs de manuels scolaires, dans le domaine du français à tout le moins, suggèrent aux élèves des extraits d'œuvres littéraires, les écrivains feraient bien de se mettre à leur écoute et d'accueillir dans les rangs de l'Unéq ces confrères et consœurs du monde de l'enseignement qui jouent un rôle essentiel pour l'avenir même de la littérature.

En ce sens, il est malheureux qu'à ce jour les auteurs de manuels n'aient pu revendiquer, au même titre que les autres écrivains, des droits d'auteur à la Commission du droit de prêt public créée par le gouvernement fédéral. Et que ne leur ait pas encore été reconnu le droit, aux dires d'Anne-Marie Connolly, de retirer les sommes qui leur sont dues — dont on devinera qu'elles sont énormes — dans le cadre de l'entente intervenue entre l'Union des écrivains québécois et le gouvernement du Québec en ce qui a trait à la reprographie dans les maisons d'enseignement.



MICHEL THERRIEN (à gauche) et ANNE-MARIE CONNOLLY, auteurs de livres scolaires.

LE PLAISIR des livres
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR

une place de choix pour les amoureux de la littérature

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez Jacqueline Avril 842-9645

LES 75 PREMIÈRES ANNÉES DU DEVOIR

«LE DEVOIR» de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75ième anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à : Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR"
J'inclus 19,95\$ par exemplaire; (3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix).

NOM:.....
ADRESSE:.....
PROVINCE:.....
CODE POSTAL:.....
MODE DE PAIEMENT:
 Chèque American Express
 Master Card Visa
No. de carte de crédit.....
Expiration:.....

La rentrée en sciences sociales

Famille, modernité, défi démographique, jeunesse et vieillissement, l'édition québécoise reflète les préoccupations de la vie réelle

YVAN LAMONDE

L'ÉDITION dans les sciences sociales atteste clairement d'une réalité gommée ces années-ci : les sciences sociales ont été prises sur le réel, en prise directe sur la vie immédiate. La mutation de la famille, de la modernité et de la paternité, le défi démographique et le psychosocial du vieillissement et de la jeunesse, les tendances de l'environnement urbain, ethnique et linguistique, l'évolution des paramètres de la santé et du travail constituent autant de domaines sur lesquels l'édition québécoise en sciences sociales jettera quelque lumière cette année.

Le programme d'édition de l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRQ) est, à ce titre, révélateur des tendances. L'IQRQ publiera deux ouvrages sur la famille : *Des mères sans alliance*, de Renée Dandurand, sur la famille monoparentale, qui a aussi dirigé la parution du numéro 13 de *Questions de culture* sur les « Nouvelles tendances de la

vie familiale ». Les éditions Saint-Martin scrutent « la famille en question » avec trois titres : un collectif d'auteurs intitulé *Un amour de père* sur la nouvelle paternité; une étude d'Andrée Fortin sur l'évolution de la famille québécoise, *Histoires de familles et réseaux*, et *Accoucher autrement*, sous la responsabilité de Michel O'Neill et Francine Saillant. Les PUM annoncent, d'Anna-Beth Doyle, *L'Enfant et le stress familial* et Leméac réédite en poche l'essai pionnier de Maurice Champagne-Gilbert, *La Famille et l'homme à dévorer du pouvoir*. Ironiquement, Québec/Amérique annonce les deux titres suivants : *Femmes de pouvoir en Europe*, des interviews par Gilbert Tarrab, et *Femmes et pouvoir au Québec* sous la responsabilité d'Andréanne Lafond.

L'homme, la femme, l'enfant, la famille, le temps et la mort. Un retour de valeurs universelles. L'IQRQ annonce un « diagnostic » de Yves Martin et de Jacques Henripin sur *Le Vieillessement de la population* et une monographie de Marie-Marthe

Brault, *Du loisir à l'innovation*, sur les associations volontaires de personnes retraitées. Les PUL couplent l'universel et le particulier avec *Vieillesse à travers le monde*, de Georges Léonard et Renaud Gerre, et une étude de Serge Gagnon, *Mourir hier et aujourd'hui* au Québec. Les PUM, fort actives, offrent une vue panoramique qui va de la *Naissance d'une population en Nouvelle-France*, du démographe Hubert Charbonneau, aux *Soins palliatifs* pour personnes en phase terminale, d'Anne Mouren-Mathieu.

Quelle vieillesse, mais aussi quelle jeunesse ? Yves Lamontagne a dirigé un collectif sur *La Jeunesse québécoise et le phénomène des sans-abris* (PUQ) et Shirley Roy publie, chez Saint-Martin, *Hommes clochards et femmes itinérantes*; Michel Dorais cherche le sens des *Enfants de la prostitution* (VLB) et Jean-Guy Nadeau publie, chez Fides, *La Prostitution : une affaire de sens*. Le temps, la vieillesse, la jeunesse. L'espace aussi. L'espace urbain scruté par Richard Morin dans la

Réanimation urbaine (PUQ), sous un titre qui promet : *Montréal graffiti* (VLB), de Jeanne Demers et Line McMurray qui regardent l'autre Montréal, et dans *Le Tourment des formes*, d'Alain Médam (HMH), qui est le tourment du cosmopolitisme montréalais. L'espace ethnique : *Les Chinois de Montréal*, de Denise Helly (IQRQ), puis *Trajectoires d'émigrés juifs marocains à Montréal* (VLB), de M. Berdugo, Y. Cohen et J. Lévy.

L'espace linguistique avec le diagnostic attendu d'une décennie, *La Politique linguistique du Québec, 1977-1987*, de Michel Plourde (IQRQ), et *Le Débat linguistique au Québec : la communauté italienne et la langue d'enseignement*, de M. Taddeo et Taras (PUM). L'espace social, enfin, celui de *L'Évolution des politiques sociales au Québec, 1940-1960* (PUM), de Yves Vaillancourt; l'espace de la santé : *Pour une approche critique du droit de la santé* (PUM), sous la responsabilité d'Andrée Lajoie et de Patrick Molinari; et l'espace du travail : *Travailler comme des robots*,



d'André Blette, et *Psychologie et nouveaux milieux de travail*, sous la direction d'André Larocque (PUQ); *Pour un travail à sa mesure*, un collectif sur la réinsertion professionnelle (Fides), et *Les Grèves au Canada : causes et conséquences* (PUM), de Robert Lacroix, dont le titre crée toute une attente. Puis, chez Bellarmin, une réflexion théologique d'André Beauchamp et de Julien Harvey : *Repères pour demain. Avenir et environnement au Québec*.

On lira aussi des œuvres de maturité d'hommes d'une génération déjà à l'œuvre avant le Grand Jour de 1960 : le premier de quatre volumes de Léon Dion sur le Québec de 1945 à 2000, *À la recherche du Québec* (PUL); une étude du toujours perspicace Dominique Clift sur la « personnalité canadienne », *Le Pays insoupçonné* (Libre Expression); un Fernand Dumont sur *Le Sort de la culture*, et Marcel Rioux, *Chroniques d'une saison à la Renardière* (Hexagone).

L'ex-député libéral d'Auntsic, Jean-Paul Lefebvre, nous situera *Entre deux fêtes* de la politique québécoise de 1966 à 1976 (Stanké). Marc-Henri Soulet fera une radioscopie « française » des intellectuels québécois dans *Le Silence des intellectuels* (Saint-Martin). Le silence sera peut-être rompu ! *Les Mémoires de l'historien Marcel Trudel*, l'auteur d'un *Chiniquy* et de *L'Influence de Voltaire au Canada* au début des années 50, évoqueront peut-être un autre silence (Boréal). Puis, enfin, un Fernand Séguin, *La Bombe et l'orchidée* chez Libre Expression.

On annonce encore quelques « sommes ». De grands instruments de recherche : le dernier volume du *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec (1970-1979)* chez Fides; le monumental *Atlas historique du Canada*, tome I, des origines à 1800, aux PUM; un volume des Archives des lettres canadiennes (Fides) sur *Le Nigog* de 1918; la précieuse *Bibliographie de l'histoire du Québec et du Canada (1946-1965)*, de P. Aubin et L.-M. Côté, à l'IQRQ; deux volumes de *Correspondance de Paul-Émile Borduas* et un *Joseph Lenoir* dans la « Bibliothèque du Nouveau Monde » des PUM. Deux sommes théoriques aux PUQ : *Contributions à la critique de la raison politique*, de Simon Laflamme, et *Face aux Colbert. Les Letellier, Vauban, Turgot et l'avènement du libéralisme*, de Luc-Normand Teller. Deux sommes méthodologiques : *Méthodologie des sciences sociales*, d'Omar Aktouf (PUQ), et *Introduction aux méthodes historiques-critiques*, de Mireille Brisebois (Fides).

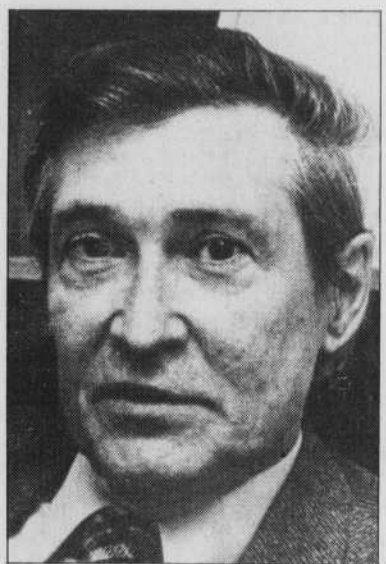
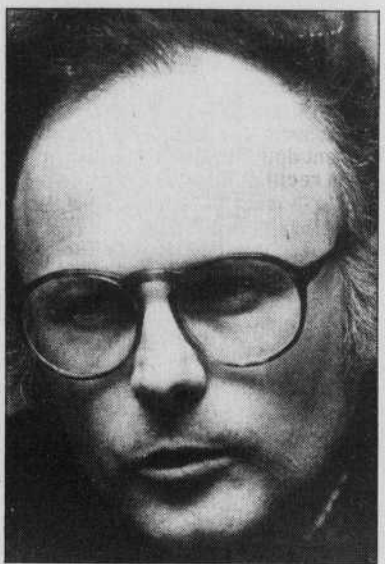
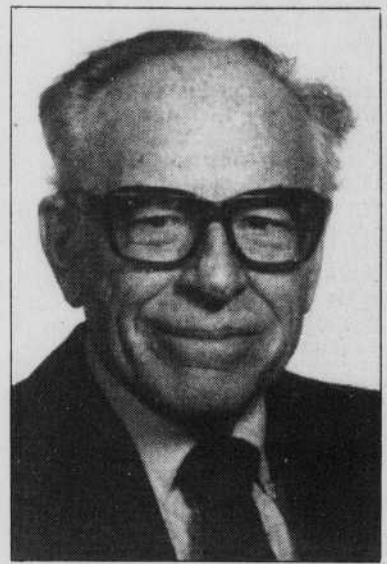
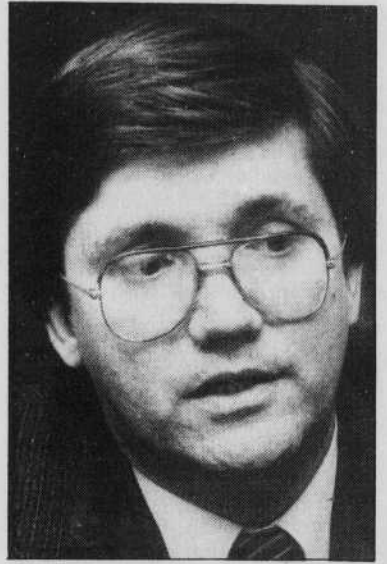
L'édition en histoire délaisse, cette année, le 19^e siècle québécois, à l'exception d'un collectif, *Contributions à l'étude du régime seigneurial canadien* (HMH), d'une *Introduction à l'histoire des sports au Québec* (VLB), de Donald Guay, et d'un aperçu sur *Sciences et médecine au Québec : perspectives socio-historiques* (IQRQ), de Y. Gingras, M. Fournier et O. Keel. Trois titres sur la Nouvelle-France : André Lachance, *La Vie urbaine en Nouvelle-France* (Boréal), Marie-Aimée Cliche, *La Dévotion en Nouvelle-France* (PUL), et un volume d'icôneographie de Denis Martin, *Portraits des héros de la Nouvelle-France* (HMH). L'image est aussi le souci de Pierre Desruisseaux qui a traduit et présente *Le Québec en images* (HMH), de G. M. Grant, qui voyage au Québec en 1860, et de C. Paulette, P. Lahoude et M. Tremblay, qui ont préparé un *Québec à ciel ouvert* (Libre Expression), en photographies aériennes, comme Pierre Salinger l'a fait pour Paris.

Jacques Rouillard, le meilleur spécialiste du domaine, publiera une *Histoire du syndicalisme au Québec* (Boréal). VLB annonce la publication posthume du grand cours d'histoire (*Les Normes*) de Maurice Séguin, inspirateur du mouvement indépendantiste contemporain, et la traduction de l'étude de Merrily Weisbord, *Le Rêve d'une génération. Les communistes canadiens, les procès d'espionnage et la guerre froide*. Trois titres, enfin, sur l'histoire internationale : *L'Industrie américaine fin-de-siècle*, de Bertrand Bellon et Jorge Niosi (Boréal); *Capitalisme, société et culture au Japon : la première industrialisation, des origines à 1919*, de Bernard Bernier (PUM), et *Les Tisserands de l'histoire*, une histoire du Commonwealth au moment où son auteur, Arnold Smith, y remplissait des fonctions de responsabilité (Trécarre).

On annonce quatre biographies : un *Nelligan* de Paul Wyczynski (Fides), un *Ludger Duvernay* de Denis Monière (Québec/Amérique), une *Biographie de Justine Lacoste-Beaubien*, de Madeleine Desrivères, et un *Jacques Marquette découvre le Mississippi*, de Lucien Campeau (Bellarmin).

Trois autres convergences, enfin : le politique, le technique et l'organisation. L'Hexagone annonce *Autorité politique et libertés*, de Yves Roy; *Pouvoir, justice et non-mépris*, de Gilles Lane, Denis Monière, profliquo, publiera une *Introduction aux théories politiques* (Québec/Amérique) et Édmond Orban, une étude attendue en français sur *Le Système politique des États-Unis*. Dans la collection « Positions philosophiques », l'Hexagone publie *La Science comme mythe*, de Yvon Johannisse, et *Pour en finir avec Darwin et les théories de l'évolution*, de Gilles Lane, tandis que Boréal annonce, de Christian Miquel et Guy Ménard, *Les Ruses de la technique*, perçue dans sa symbolique. Deux ouvrages enfin sur les organisations : de Jean Mercier, *Les Québécois et les organisations* (Hexagone), et une étude d'Adrien Payette sur l'efficacité des cadres et des organisations (PUQ).

Beaucoup de signes à lire !



Quelques auteurs de la rentrée littéraire en sciences humaines : de gauche à droite, DENIS MONIÈRE, MARCEL TRUDEL, MAURICE CHAMPAGNE-GILBERT, FERNAND DUMONT; en haut à droite : LÉON DION et DOMINIQUE CLIFT.

Les laïcs seraient l'avenir de l'Église

Un petit livre dérangent en guise de préparation au synode de Rome

MARIE LAURIER

« LES LAÏCS sont l'avenir de l'Église », ne craint pas d'affirmer et de démontrer le théologien Rémi Parent qui vient de publier un petit livre assez dérangent sur toute la situation du laïc dans l'Église, sous le titre *Une Église de baptisés* (éditions Paulines/Cerf). Un sujet fort d'actualité qui fera l'objet d'un long synode à Rome, le mois prochain.

« Les laïcs devraient pouvoir aspirer à une meilleure intégration et participation dans l'Église », souligne le père Parent, rédemptoriste qui n'en finit plus de réfléchir, de façon trop idéaliste, admet-il, sur le clivage qui existe toujours entre le « ministère ordonné » et la communauté chrétienne formée de simples... laïcs : « Depuis quelques décennies, l'urgence de définir le rôle et la place des laïcs dans l'Église n'a fait que croître. Mais les réponses tardent à venir, tant dans l'Église que dans la réflexion ecclésiologique. C'est à se

demander si la question est mal posée. »

Le père Parent tente de répondre à ces interrogations, au cours d'une série de conférences qui le conduit, du 11 septembre au 3 octobre, aux quatre coins du Québec. « Je crois que le moment est bien choisi, nous dit-il, compte tenu, d'abord, d'un regain d'intérêt à l'endroit de la religion, de la recherche d'une vie intérieure et de nourriture spirituelle; ensuite, en raison du synode qui devrait certainement répondre à une certaine inquiétude des chrétiens face à leur place dans l'Église. »

Sous le thème de « Dignité, fierté et responsabilité chrétienne », le théologien se permettra de disserter sur l'avenir du laïc en fonction de son seul titre de baptisé à part entière et non pas de fidèle sage et soumis au pouvoir du clergé. « Je me suis toujours senti mal à l'aise devant cette opposition clers-laïcs, fortement encouragée dans les discours et les textes des autorités ecclésiastiques. Je ne vois pas comment un prêtre est supérieur au laïc, son ministère ne lui

donnant que le privilège de témoigner, d'enseigner et d'incarner au mieux sa fierté, sa dignité et sa compréhension des êtres humains. »

Le père Parent voudrait renverser cette tendance de catégoriser les individus dans l'Église et il trouve encourageant l'emploi de plus en plus courant de l'expression biblique et imagée de « peuple de Dieu », encore qu'il faille bien expliquer et comprendre qu'elle englobe « tous » les baptisés, quel que soit leur statut social, professionnel ou autre.

Dans son ouvrage, qu'il admet être « dérangent » pour certains clers peu enclins à remettre en cause, justement, la suprématie de leur rang dans la hiérarchie de l'Église, l'auteur de *Une Église de baptisés* démontre que le laïc n'est pas en lui-même une réalité indépendante et qu'il n'existe que dans ses relations avec le clergé. « Jusqu'à preuve du contraire, ce sont les clers qui font exister les laïcs comme laïcs, en s'assurant aussi le contrôle de l'Église, si

bien que les rapports entre ces factions révèlent et façonnent la mentalité religieuse des chrétiens d'aujourd'hui, commente le père Parent.

« En effet, la gestion des rapports avec Dieu, le Christ, les prêtres, la messe, l'Église et le monde reflète et conforte le pouvoir des clers, en même temps qu'elle condamne les laïcs à une passivité ecclésiastique. C'est cette mentalité qu'il faut changer et même si cela prend du temps, il faut entreprendre tout de suite ce travail si l'on ne veut pas perpétuer ce caractère ambigu et irréaliste des relations entre les baptisés. » Car le théologien croit fermement en une symbiose entre les clers et les laïcs, en autant que les uns et les autres cessent de se définir comme tels en feignant d'ignorer qu'ils sont d'abord sur un même pied d'égalité comme baptisés. En somme, pour le père Parent, il faut que les clers cessent d'être des clers et que les laïcs cessent d'être des laïcs. « Le jour où

Voir page D-8 : Laïcs

Louise Couteau editrice

Alcool pour Non-Buveur

Qu'est-ce qui motive le plaisir de ne plus boire quand on a bu... pour vrai? Chaque fois que je me suis contrôlé, j'ai oublié la passion. Lutter contre son alcoolisme est dérisoire; c'est le cosmos intérieur qu'il faut libérer. La maladie est une conviction; la santé aussi. On me suggère d'accepter ce qui m'arrive dans la vie; je n'accepte rien. L'alcoolique est un grand volontaire impuissant. Si vous n'apprenez pas à apprécier positivement l'alcool et à l'aimer, vous n'irez nulle part.

La société reproche à l'alcoolique de la déranger, mais elle fait le même reproche aux créateurs. Une soif frustrée ne peut être la source d'une satisfaction profonde: s'il faut cesser de boire, alors que ce soit par plaisir!

Ainsi parle MOREAU

ALCOOL POUR NON-BUVEUR
ANDRÉ MOREAU

182 pages — 14,95\$

Distribution: Québec-Livres

ANTHROPOLOGIE ET SOCIÉTÉS

VIENT DE PARAÎTRE

1987 Volume 11 numéro 1 — 9 \$
ENJEUX ET CONTRAINTES: DISCOURS ET PRATIQUES DES FEMMES

Deirdre Meintel, Dix ans plus tard, les études féministes en anthropologie

Marilyn Strathern, L'étude des rapports sociaux de sexe: évolution personnelle et évolution des théories anthropologiques

Huguette Dagenais, Méthodologie féministe et anthropologie: une alliance possible

Françoise Braun, Matriarcat, maternité et pouvoir des femmes

Andrée Roberge, Les rapports femmes-hommes: une expression particulière d'une économie sexuée

Mona Etienne, Rapports de sexe et de classe et mobilité socio-économique chez les Baoulé (Côte-d'Ivoire)

et d'autres articles

À PARAÎTRE

1987 Volume 11 numéro 2
AMÉRIQUES LATINES

Eckart Boege, La contradiction ethnisation au Nicaragua: le cas des Miskitos

Pierre Boucauge, Démographie, culture, politique: la condition indienne au Mexique

Suzy Bermudez, L'anthropologie colombienne et les femmes

Marie France Labrecque, Les femmes et le mouvement féministe mexicain et d'autres articles

ABONNEMENT

3 numéros/an: 18 \$
12 \$ étudiant(e)
30 \$ organisme

Envoyez nom et adresse, mandat ou chèque à:

Université Laval
a/s Anthropologie et Sociétés
Département d'anthropologie
Cité universitaire
Québec
Canada G1K 7P4

UNIVERSITÉ LAVAL
Faculté des sciences sociales

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE
Distribution: Diffusion Parallèle

RIAC Revue internationale d'action communautaire

International Review of Community Development

Survivances et modèles de développement 17157 printemps 1987

Numéros à venir

18. Famille/familles, 1987
19. Nouveaux modes de gestion du social, 1988
20. Le social éclaté, 1988
21. Le développement local, 1989

Politiques d'État et stratégies de survie - l'enjeu du logement

Urbanisation et situations de crise

Institutions, idéologies et changement social

Bulletin d'abonnement et de commande

Abonnement : un an, deux numéros

Institutions : 24 \$ Abonnement à partir du numéro : _____

Individus : 16 \$ Étudiant(e)s (avec preuve) : 12 \$

Prix pour un numéro : 10 \$ Veuillez m'expédier les numéros : _____

Ci-joint un chèque pour la somme de _____ \$

Nom : _____

Adresse : _____

Faire le chèque à l'ordre de RIAC
Envoyer le bon de commande et le chèque à RIAC, Ecole de service social, Université de Montréal, C.P. 6128, Succ. A, Montréal, Québec, Canada, H3C 3J7
Tel. (514) 343-7222

Andrée Maillet: bien écrire dans la fierté des origines



Jean
ETHIER-BLAIS
▲ Les carnets

ANDRÉE MAILLET est un maître de la nouvelle. Voulez-vous connaître son art ? De quoi cet art est-il fait ? Dans *Les Montréalais* (Éditions Typo, Montréal, 1987) lisez « Le promoteur de Montréal ». Il y a d'abord la simplicité du sujet. Un homme. Mais quel est cet homme ? Vous ? Moi ? Un inconnu ? Peu importe, ce promoteur existe. Andrée Maillet, par touches successives, comme tachistes, le décrit peu à peu. Il n'est plus jeune, il est égoïste, de condition bourgeoise, il a des préjugés dont il ne veut pas se défaire (signe de décrépitude), il est curieux de tout, sans doute célibataire; il aime sa solitude, il n'hésite pas à être indiscret, il est libre de ses mouvements, il a lu des livres, son physique est quelconque. Voilà en vrac, comme une motte de beurre frais, le personnage. Andrée Maillet ne nous le présente pas en pied, d'un bloc, afin que nous sachions à qui nous avons affaire. Son personnage, bien que balzacien (mais tous les personnages de roman sont devenus balzaciens et le roman ne changera pas de nature aussi longtemps que ce problème de la quadrature du personnage n'aura pas été réglé), ne nous apparaît pas dans sa totalité. Il est ici, il est là, en fonction de ce qu'il voit et entend. Car il est d'abord oeil et oreille. Pour terminer, j'ajouterai qu'il est

montréalais et que c'est dans notre ville (cette ville qui reste pour moi celle de Jean Drapeau) qu'il se promène.
Montréal ! Montréal ! Ville que nous avons vu grandir à nos côtés. Andrée Maillet et moi sommes de la même génération. Malgré le destin qui s'est acharné sur sa santé, elle est restée jeune, dynamique, enthousiaste. Le mépris des êtres et la mélancolie n'ont pas fait d'elle leur proie. Elle est restée fidèle à l'idéal de sa jeunesse : bien écrire dans la fierté de ses origines. Elle est de vieille souche montréalaise. Elle appartient à ce qui fut notre patriciat. Montréal est sa ville. Montréal lui appartient. Je ressens cette appartenance d'autant plus violemment que je ne suis pas d'origine montréalaise. À l'époque où les langues des lâches se délaient, parce que ces gens croyaient qu'on leur offrirait l'indépendance sur un plat d'or et qu'ils allaient pouvoir sévir, on m'accusait d'être étranger parce que j'étais d'origine franco-ontarienne. J'ai été de ces enfants que l'abbé Groulx a défendus. Devant ces attaques, je me disais que si je n'étais pas québécois, du moins étais-je montréalais et que l'un valait bien l'autre. J'ai adopté Montréal il y a quatre ans, et Montréal m'a adopté. Andrée Maillet comprendra ce que je veux dire. Je suis devenu, avec le temps,

l'un des ses personnages. Dans ma vie, ce n'est pas une mince réussite. Il y a beaucoup d'amour dans ce livre, le talent mis à part. Nous connaissons le promoteur. Son rôle est de se promener. Que voit-il ? Curieusement, il voit peu la ville elle-même. Ce sont les gens qui l'intéressent. Ce recueil de nouvelles réunies à paru en 1963, à une époque de grande transformation ethnique (dont j'espère qu'elle prendra bientôt fin, en sorte que ces nouvelles couchées de la société puissent s'intégrer à la majorité francophone, en toute quiétude), et il est naturel qu'Andrée Maillet ait été frappée par le type humain montréalais. À cet égard, elle fait oeuvre de sociologue. Mais, au travers des habitants, la ville se montre dans sa froideur impersonnelle de conurbation, dans son impavidité. Elle est un lieu où viennent s'agiter, de partout, des êtres encore profondément marqués par leur origine. Déjà, en 1963, le drame se profile, ce drame d'incompréhension qui donnera naissance au racisme anti-québécois. L'atmosphère est lourde et le promoteur marche, malgré lui, le dos rond. Il note que les adolescents, eux, n'ont pas d'épaules du tout. Cette race survivra-t-elle ? Il suit des jeunes gens qui discutent, deux étudiants qui analysent l'avenir. Que deviendront-ils ? Ils n'en savent rien. On se rend compte, un quart de siècle après cette discussion passionnante, que rien n'a changé au pays de Québec, malgré les lois, les criaileries, les protestations non moins massives; tout est du pareil au même. Texte prémonitoire.
Je m'attarde à cette nouvelle (qui n'en est pas une), parce que je

suis moi-même un promoteur invétéré dans notre ville, que, comme Isaïe sur Jérusalem, je me lamente sur elle. Ainsi que les jeunes gens de la nouvelle, j'ai longtemps pensé que le destin de Montréal avait une dimension exceptionnelle. Qui ose le croire aujourd'hui ? L'art d'Andrée Maillet est d'obliger son lecteur à réfléchir avec ses personnages, à les écouter s'exprimer, à devenir, une heure durant, ce promoteur anonyme, un peu voyeur, avide de tout connaître de ce qui l'entoure, qui rentre à la maison ruminant tout cela.
Ce serait toutefois faire injure à cet exceptionnel talent que de ne souligner que ce qui correspond essentiellement à ma nature. Voici un livre de situations, d'anecdotes saisies sur le vif, qui permettent à un être humain de surgir, de s'exprimer, de vivre et de disparaître. Il aura flotté dans l'espace, il aura donné une chiquenaude à notre imagination, comme certaines photographies dans un album : celle d'un inconnu dont le regard vous poursuit et vous oblige à rêver. Il n'y a pas de personnages ordinaires comme il n'y a pas de normes. Peut-être est-ce la raison pour laquelle nous nous recroquevillons sur nous-mêmes, crainte de nous trouver immanquablement devant un être dont la nature même nous obligera à nous oublier, à prendre position. Un fiancé abandonne sa promise. Elle sait qu'elle ne se mariera jamais et se désespère. Drame banal, n'étant le père de la jeune fille. Andrée Maillet le fait vivre intensément, dans son rôle de paternifamilias catholique et canadien-français, petit coq dressé sur ses ergots. Une vieille femme meurt et l'on découvre le secret de son existence inutile. Une femme de ménage, en dépit de son travail

et de sa vie ratée, conserve un reste de dignité qui lui permet d'affronter la grisaille des jours. Une mère et sa fille, pendant quelques instants privilégiés (se répéteront-ils ?), oubliant le passé, peuvent se regarder dans les yeux, s'aimer encore un peu. Andrée Maillet écrit avec une grande sérénité. Son style même est objectif. Elle appartient à la race d'écrivains à réponses. Certains portent en eux le principe d'affirmation. Andrée Maillet est de ces derniers. Non pas qu'elle tire une leçon des incidents qu'elle décrit; elle est trop habile, trop intelligemment écrivain pour cela. Au lecteur de juger de la véracité de la situation et des personnages. À lui, avec l'auteur, de recréer la vie.
Il y a quelques années, Gilbert Choquette fut élu à l'Académie. Andrée Maillet le présenta à ses confrères. Je l'entendis pour la première fois s'adressant à une docte assemblée. Chacun fut sous le charme de cette voix ferme, de cette personnalité chaleureuse, un peu austère, de ce langage sûr de lui-même, de cette syntaxe rare. Je me disais : Quel homme politique serait Andrée Maillet ! Je la voyais en ministre de la Culture ou de l'Éducation, avec cette vision claire de la réalité, cette force innée de la personne tout entière. Hélas ! Je n'ai rien vu, tout étant devant nous, depuis des années, *tabula rasa*. Pour écrire comme le fait Andrée Maillet, il faut une expérience transcendante de la vie. Il faut avoir vécu, avoir été heureux, avoir souffert, avoir appris à rêver, à regarder en face le cosmos lui-même. Surtout, il faut avoir appris à écrire, à fréquenter les grands auteurs. Parce qu'elle a permis à cette expérience polymorphe de s'ancre en elle,



PHOTO RADIO-CANADA
ANDRÉE MAILLET.

Andrée Maillet est devenue l'un de nos meilleurs écrivains, qui enseigne le réel. Ce n'est pas rien, cette prise de conscience. Lisez « La divine Euthymie » : tout y est, le destin, la tristesse d'être, la cruauté des hommes, l'espérance malgré tout. Il y a là comme une immense tristesse qui vient de la qualité des rapports humains, du mensonge qui nous entoure. Andrée Maillet n'est pas sceptique. Elle est objective. Elle ne sourit, ni ne s'attendrit. Seule compte la réalité, qui est la vérité. Nous fermons les yeux devant elle, nous nous bouchons les oreilles. Peu importe, puisqu'il y a des écrivains dont la mission est de rendre hommage à cette vérité, de nous la présenter, miroir de la vie. Andrée Maillet, avec son âme grande et forte, est l'un d'eux. Dieu merci pour nos lettres.

Parmi les étrangers, les Anglo-Saxons et les Allemands dominent la rentrée littéraire en France

PARIS (AP) — Comme chaque année, la rentrée littéraire française — 304 titres en comptant les traductions — accueille bon nombre de romans étrangers. Ils sont plus d'une centaine, cet automne, à ouvrir les portes d'un imaginaire au-delà des frontières françaises, avec deux points forts dans les domaines anglo-saxons et allemands. Côté grands anciens, ils sont trois d'expression anglaise à se partager la tête d'affiche des bonnes feuilles 87.
Henry James (1843-1916), tout d'abord, qui continue son entrée en force, amorcée l'année dernière, avec deux inédits : un roman, *L'Autre Maison* (La Différence), et un recueil de récits, *Miss Guntton et autres nouvelles* (Lattès). Les éditions Lieu Commun ont choisi de nous présenter un John Steinbeck (1902-1968) satirique qui, dans *Le Règne éphémère de Pépin IV*, s'en prend avec mordant aux institutions de la France sous la IV^e République. John Cowper Powys (1872-1963), quant à lui, élabore une savante construction métaphysique sur fond de Moyen Âge dans *La Tête qui parle* (Flammation).
Mais les morts ne sont, bien heureusement, pas les seuls à occuper les vitrines des librairies. On retrouve ainsi avec plaisir Julian Barnes, prix Médicis/essai de l'année

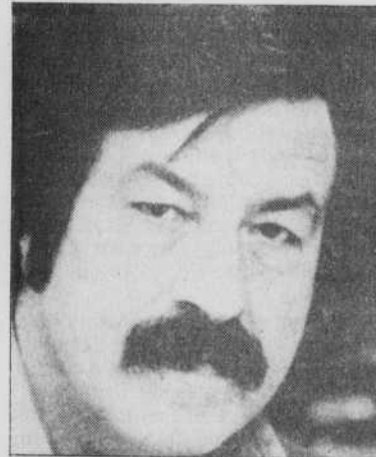
dernière, dans un roman truculent, *Le Soleil en face* (Stock), où une vieille dame pas très digne raconte sa vie en long et en large. Un autre habitué des prix et du public français, John Hawkes, prix Médicis étranger en 86, nous entraîne, avec *Innocence in extremis*, dans une biographie d'adolescent tourmenté. On notera encore la venue de James Baldwin qui offre, dans *Harlem quartet* (Stock), une vision impitoyable du quartier new-yorkais dans les années 50.
Les lettres allemandes sont aussi fort bien représentées avec deux témoins : Günter Grass pour *La Ratte* (Le Seuil), et Thomas Bernhard avec *Des arbres à abattre* (Gallimard), deux versions pas très gaies de l'histoire humaine mais d'une rare puissance.
Signalons aussi la parution des *Chutes de Slunaj* (Rivages), du grand auteur autrichien Heimito von Doderer (1896-1966), spécialiste des romans complexes où grouillent une multitude de personnages.
Enfin, n'oublions pas Christa Wolf, à l'honneur chez Alinéa avec trois titres : *Trame d'enfance*, *Trois histoires invraisemblables* et *Aucun lieu, nulle part*.
L'Italie avec *Discours de l'ombre et du blason*, de Giorgio Manganelli (Le Seuil), et l'Amérique latine avec Mario Vargas Llosa, *Qui a tué Palomino Molero ?* (Gallimard), et Reinaldo Arenas, *Encore une fois la mer* (Le Seuil), n'ont également pas à se plaindre.

Un roman de l'Italien **GIORGIO MANGANELLI** (ci-contre) est attendu au Seuil, tandis que Stock et Lieu commun présenteront respectivement un drame du grand auteur noir américain **JAMES BALDWIN** et une satire de **JOHN STEINBECK** (ci-dessus).



Parmi les premiers romans étrangers, on attend avec impatience *Arabesques* (Actes sud), d'A. Shamma, jeune auteur israélien écrivant en hébreu.
Enfin, la littérature soviétique contemporaine envoie clandestine-

ment l'un de ses plus prometteurs représentants, Vladimir Sorokine, avec *Le Trentième Amour de Marina* (Lieu commun). Son précédent roman, *La Queue*, qui avait échappé aux douaniers et à la censure, avait été vivement critiqué par la Pravda.



Le Seuil publie cet automne des romans de l'Américain **JOHN HAWKES** (ci-dessus) et de l'Allemand **GÜNTER GRASS**.

◆ Claude Hagège

dans une très mauvaise posture. « Pourquoi ? La raison est linguistique. Justement parce que le Québec est un cas qui n'existe nulle part ailleurs. Nous sommes ici en face de deux langues à vocation internationale. À l'extérieur et partout ailleurs, elles sont en compétition. Mais, en Amérique du Nord, étant donné les rapports de force, il y en a une qui paraît comme une petite langue, comme une langue dominée et l'autre comme une grande langue, langue dominante : c'est l'anglais.
« En d'autres termes, il y a deux bilinguismes officiels (en plus des bilinguismes individuel et officiel). Il y a un bilinguisme égalitaire et un bilinguisme inégalitaire. Seront réputés bilinguismes égaux les bilinguismes dans lesquels les langues en question sont à égal niveau de prestige. Ce n'est pas le cas du Québec.
« Sera réputé bilinguisme non-égalitaire le bilinguisme dans lequel une langue domine, tandis que l'autre est dominée, ce qui se passe au Québec. Voilà pourquoi je pense que le bilinguisme officiel est un piège, dans ce pays.
Le respect de la loi 101 est d'autant plus vital dans le contexte de dénationalité que connaît actuellement le Québec. À partir du moment où l'on moule ou un Indien ici et où la loi ne lui fait pas obligation d'apprendre le français, il n'apprendra pas le français.
En ce qui concerne l'abrogation de l'article 58 visant l'affichage public unilingue, Claude Hagège répond que c'est « un problème social qu'il faudrait autant faire résoudre par un sociologue ». « Pour moi, linguiste, une loi est une loi en entier ou ne l'est

◆ Laïcs

cette confusion des termes et des rangs sera dissipée, dans le langage comme dans les faits, et que la diversité des baptisés sera admise, tous pourront alors prétendre à un avenir prometteur et enrichissant dans l'Église », soutient-il.
Le père Rémi Parent est un conférencier recherché par les groupes et les individus intéressés à la recherche d'une vie intérieure et spirituelle plus intense. Professeur de théologie à l'Université de Montréal, il vit en milieu populaire avec des membres de sa communauté et il passe plusieurs heures par semaine au Chêne de Mambré, un groupe de vie chrétienne dont font partie des handicapés mentaux. Il est membre-fondateur de Krisis, un collectif québécois de recherche en théologie et il a écrit plusieurs ouvrages sur l'Égli-

se, le ministère et la condition chrétienne. Son dernier livre, *Une Église de baptisés*, connaît du succès en France et il sera traduit en espagnol, en italien et en anglais, si ce n'est déjà fait.
La tournée de conférences du père Rémi Parent est organisée par la librairie et les éditions Paulines.
— Marie Laurier

hymnes l'amour
Poésies de Charles Auguste Labranche
Nous sommes remplis de nuits et de lumières. Nous sommes présents à toutes les danses du monde, vivre c'est durer le temps des extases, notre coeur expose dans le noir. Nous sommes les ténèbres d'où surgissent les galaxies.
9.95 \$
Distribution: Diffusion Longarou Inc. tél.: (514) 326-1431
En vente chez votre libraire

Faut LE DEVOIR pour le croire!

Ville de Montréal
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
Grand Prix du livre de la Ville de Montréal (1987)
Appel de candidatures

- L'auteur de l'ouvrage primé doit être résident de la communauté urbaine de Montréal.
- Le prix est décerné à l'auteur d'une oeuvre éditée sous forme de livre, pour la première fois, entre le 30 octobre 1986 et le 29 octobre 1987.
- L'ouvrage primé est une oeuvre de création, écrite en anglais ou en français, par un seul auteur (roman, essai, nouvelle, poésie, histoire, etc.).
- Le prix à décerner consiste dans le versement à l'auteur de l'ouvrage primé d'une somme de 10 000 \$.
- La Ville de Montréal paie les frais d'attribution du prix et les autres frais incidents.
- Le Salon du livre de Montréal forme un jury et suggère à la Ville de Montréal la formation du jury du Grand Prix.
- Ce prix ne peut être décerné aux membres du jury ni aux membres du Conseil municipal de la Ville de Montréal.
- La date limite pour la réception des ouvrages (en 6 exemplaires) est le 30 octobre 1987. Les ouvrages doivent être acheminés au secrétaire du prix, où on peut se procurer des formulaires d'inscription:

Grand Prix du livre de la Ville de Montréal
Secrétariat
a/s Salon du livre de Montréal
911, rue Jean-Talon est Bureau 207
Montréal (Québec) H2R 1V5

— Heinz Weinmann